

La république algérienne démocratique et populaire
Ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche scientifique
Université Abou Bekr Belkaid - Tlemcen
Faculté des lettres et des langues
Département de français
MEMOIRE DE MASTER 2
Option : analyse des textes littéraire

Thème

Etude interculturelle entre les cultures de la Kabylie et de la France dans le roman :
«le Premier sera un garçon» de Rachid Oulebsir.

Mémoire en vue de l'obtention du diplôme de master

Présenté par :

MEGHRAOUI Nadia

Dirigé par :

CAOUCH RAMDANE

Zineb

Membres du jury :

- 1. Président : Mr. BENAÏSSA**
- 2. Rapporteur : Mme. CHAOUCH RAMDANE Zineb**
- 3. Examineur : Mme. MCHERBAT Anissa**

Année universitaire : 2018/2019

Dédicace

Je dédie ce modeste travail à ma mère.

A mes frères et ma sœur.

Remerciement

Je remercie Dieu.

Je remercie ma mère, mes frères, ma sœur.

Je remercie tous mes amies qui m'ont aidé de réaliser ce travail.

Je remercie mon encadreur qui m'a prêté l'aide.

Sommaire

Introduction

Chapitre I : éléments théoriques et notions définitoires

I-1 La culture et de l'interculturalité

I-1-1 Le concept de La culture

I-1-2 Le concept de L'interculturalité

I-2 La littérature et l'interculturalité

I-3 La culture kabyle

I-4 La culture de la France

Chapitre II : analyse

II-1L'interculturel est-il concept positif uniquement ?

Conclusion

Références bibliographiques

Table des matières

Introduction générale

La littérature maghrébine a connu naissance dans les pays comme : l'Algérie, Tunisie et le Maroc vers 1945 à 1950 à cause de la colonisation française les premiers textes littéraires maghrébins de la langue française sont surtout d'un malaise et d'écart c'est entre la culture maghrébine et le monde français des auteurs comme Driss Chraïbi, Mouloud Feraoun, Mouloud Mammeri (1920- 1959), Mohammed Dib, Ahmed Sefrioui, Kateb Yacine (1929-1989). La génération des années 1970 qui s'est penchée sur les mêmes thèmes que son aînée propose cependant une écriture plus violente. Nous pouvons citer pour illustrer cette deuxième vague d'auteurs maghrébins: Rachid Boudjedra, Abdelkbir khatibi, Nabil Farés, Mohamed Khaïr-Eddine, Abdelatif Laâbi, Tahar Benjelloun, tous nés dans les années trente et quarante du XXe siècle. La troisième génération d'auteurs maghrébins d'expression française est plus engagée dans la réalité politique et sociale actuelle. Elle pose un regard lucide sur la complexité des réalités maghrébines dans leurs relations multiformes et mouvementées avec le monde extérieur y compris avec la France et la langue française.

Cette troisième génération d'écrivains maghrébins se penche entre autres sur la place de l'individu dans la société. Les personnages réclament une autonomie ; le phénomène doit être associé à l'émergence de l'individu d'une société civile. Les écrivains les plus en vue de cette nouvelle génération sont Rachid Mimouni (1945), Abdelwahed Meddeb (1946), Fouad Laroui(1958), Tahar Djaout, Mohamed Moulsehoul (Yasmina Khadra)...etc. Dans : la littérature maghrébine d'expression française 9alami. Rachid Oulebsir fait partie de cette troisième génération, il est né en 1953 à Bejaia, est un écrivain kabyle, chercheur, journaliste, romancier, et éditeur il a écrit sur les souffrances des algériens de la colonisation française dans sa œuvre : le rêve des momies en 2011, mais, la plupart de ses œuvres sont sur la kabylie, son intérêt c'est l'identité et le patrimoine culturel de cette ville, dans ce livre raconte l'histoire d'un couple parisien, un jeune kabyle qui a épousé une beurette, ce couple a le songe de visiter la montagne : le Djurdjura, ce jeune : Khaled a la nostalgie profonde à sa patrie natale l'Algérie et surtout la Kabylie, le couple découvre en fin d'été, la Kabylie perpétuelle terre humaine, avec ses cœurs dispersés, de vieux furoncles, son dos verruqueux, tourné à l'horizon, ses pierres esclaves, d'un passé glorieux, ses ruches humaines qui nourrissent les fournées de l'immigration, le

couple observe que la montagne Djurdjura perd son âme, un monde déshérence essayé par le renoncement, un peuple qui ne transmet plus ses repères et ses mondes, un univers qui se chamaille l'orient mythique et l'occident métallique, dans ce roman parle de l'identité kabyle menacée par le double envahissement culturel, oriental et occidental le couple s'implique dans l'effort de conserve entrepris par un jeune journaliste et des étudiants, la Kabylie est une ancienne société, l'auteur évalue qu'il s'agit d'un roman au féminin, il évoque à travers les épisodes de ce roman les femmes kabyles qui jouent un rôle principal dans cette aventure de moderniser le village, étant les surveillantes des traditions ; à partir des repères ancestraux et des valeurs divisées avec le reste de l'humanité, le courage de ses paysans, la maîtrise des milliers de savoir-faire par ses femmes courageuses, leur solides croyances, leur respect de la nature est pleinement décrépitude ; mélanger modernité et tradition, il parle aussi de l'aventure de la parisienne dans l'univers secret des femmes kabyles. Une intériorisation dans l'univers féminin de l'intérieur fait par une femme qui arrive d'Europe et qui n'a pas tous les interdictions de chez nous. Dans ce livre, comme il a tenu lui-même à le clarifier, Oulebsir évoque les dangers de la perte culturelle en Kabylie qu'il qualifie de mémoire en danger. Réellement, selon Rachid Oulebsir, après l'arabisation, vient celui de l'alphabétisation des personnes âgées pour nous couper de la mémoire. Après avoir pris nos enfants dans le mouvement de l'arabisation, et pour nous accaparer en tenaille, ils se sont intéressés aux personnes âgées, ces derniers qui ne sont pas, effectivement, analphabètes mais plutôt expertes dans l'oralité qui est une culture à part entière où il y a des valeurs et des marques. Et de renchérir : ce n'est pas parce que nous n'écrivons pas que nous sommes analphabètes, et d'insister : nous essayons de les alphabétiser en arabe et de les islamiser pour les écarter, en fait, de la transmission de la mémoire, ce qui est très hasardeux pour notre interlocuteur, c'est plutôt la fin de notre civilisation si nous ne répondons pas et nous ne octroyons pas à ce phénomène. La fin de l'oralité veut dire la fin de notre civilisation parcequ'elle transmet des valeurs mondiales, il promeut la culture kabyle surtout.

Parmi les thèmes de ce roman, nous avons choisi de travailler sur les points de différences et les points communs des cultures de ces deux sociétés donc la problématique que ce mémoire base sur elle c'est : comment deux systèmes sociaux regroupant l'idéal culturel et existentiel de deux sociétés complètement différentes, l'une de l'autre peuvent-ils être mise en exergue dans une œuvre sans présenter un quelque difformité ?

Dans notre recherche, nous essayons de répondre à deux questions :

-Quels sont les points différents entre les cultures de la Kabylie et la France ?

Pour étudier cette problématique et ces deux hypothèses nous allons suivre les parties suivantes : nous commençons par la partie théorique où nous définissons la culture l'interculturalité, cela dans le premier chapitre, ensuite dans le deuxième chapitre nous découvrons où se réside l'interculturalité autrement dit c'est la partie d'analyse.

Chapitre 1

Chapitre I :

Dans ce chapitre nous allons parler des concepts de la culture et de l'interculturalité, la littérature et l'interculturalité, la culture kabyle, la culture de la France et les points communs et différents de ces deux cultures.

I-1- la culture et L'interculturalité :

I-1-1 Le concept de Culture :

La notion de culture désigne généralement l'ensemble des connaissances, des valeurs, des croyances, des traditions, des coutumes ainsi que les différents comportements d'un groupe humain, en incluant les différentes valeurs morales et intellectuelles qui se transmettent socialement d'une génération à une autre. C'est à l'anthropologie anglaise qu'on doit la fondation du concept « culture », précisément à l'anthropologue Edward Burnett Tylor¹, qui, depuis le début de son ouvrage *Primitive Culture* paru en 1871, considérait comme synonymes les notions de civilisation et culture en affirmant que : « *La culture ou la civilisation, entendue dans son sens ethnographique étendu, est cet ensemble complexe qui comprend les connaissances, les croyances, l'art, le droit, la morale, les coutumes, et toutes les autres aptitudes et habitudes qu'acquiert l'homme en tant que membre d'une société.* »² p 1

La sociologie a tôt adopté le terme culture. Les sociologues américains définissent de façon plus étroite la notion comme ce qui est commun à un groupe d'individus ainsi tout ce qui unit ce groupe. A son tour, la philosophie considère culturel tout ce qui est différent de la nature, c'est-à-dire ce qui est de l'ordre de l'acquis et non de l'inné. Pour l'organisation internationale l'UNESCO³ :

Dans son sens le plus large, la culture peut aujourd'hui être considérée comme l'ensemble des traits distinctifs, spirituels et matériels, intellectuels et affectifs, qui caractérisent une société ou un

¹ Edward Burnett Tylor est un anthropologue britannique né le 02 octobre 1832 et mort le 02 janvier 1917

² Edward Burnett Tylor, *primitive culture, Researches into the Development of Mythology, Philosophy, religion, Art and Custom* (2 vol.), Londres, 1871, p 1.

³ UNESCO : Organisation des Nations Unies pour l'Education, la Science et la Culture.

groupe social. Elle englobe, outre les arts, les lettres et les sciences, les modes de vie, les droits fondamentaux de l'être humain, les systèmes de valeurs, les traditions et les croyances.⁴

Grosso modo, une culture est à la fois un savoir, un savoir-faire et un savoir-être. C'est une prise de conscience de la pensée, des relations avec l'environnement et autrui. Un individu cultivé est une personne sociale non isolée, membre actif de sa communauté, de l'univers et de l'espèce humaine. Notre culture est notre manière de vivre qui se voit dans nos comportements quotidiens, nos pratiques sociales, nos langues, nos traditions, notre histoire et notre façon de discourir et d'exprimer nos pensées. Elle est la mesure par laquelle sont évalués notre mode de vie et le degré d'évolution de notre société.

I-1-2 Le concept d'interculturalité :

La «communication interculturelle» définit des relations entre différentes cultures, et ces relations reposent sur plusieurs processus: des processus d'interaction interculturelle, des processus de perception de l'autre perceptibles dans l'interaction mais aussi façonnés et transmis par les médias, et des processus de transfert et de réception entre cultures. Contrairement à la définition assez étroite proposée par Gerhard Maletzke⁵ dans son livre récent intitulé «Communication interculturelle», une définition plus large de ce concept semble pouvoir, selon les recherches réalisées en matière de théorie de la communication, être élargi au-delà du domaine de l'interaction situationnelle interpersonnelle. Maletzke part, en effet, de la définition suivante:

Quand des personnes de cultures différentes se rencontrent, nous qualifions les processus qui sont alors impliqués de "communication interculturelle" ou bien d'"interaction interculturelle" [...]. Nous utilisons ces deux termes lorsque les partenaires de cultures différentes sont conscients du fait que l'autre est vraiment différent et qu'ils reconnaissent réciproquement leur altérité.⁶

Le concept d'interculture est maintenant le plus souvent utilisé, comme l'ont proposé entre autre Bernd Müller-Jacquier⁷ et Ten Thije⁸, pour désigner les processus psycho-

⁴ Déclaration de Mexico sur les politiques culturelles. Conférence mondiale sur les politiques culturelles, Mexico City, 26 juillet – 6 août 1982.

⁵ Gerhard Maletzke est un psychologue né le 06 janvier 1922 en Pologne et mort le 06 décembre 2010.

⁶ Maletzke, Gerhard : interkulturelle Kommunikation. Zur interaction Zwischen Menschen verschiedener kulturen. Opladen, West-deutscher Verlag, 1996.

⁷ Bernd Müller-Jacquier est Professeur d'études allemandes interculturelles à l'Université de Bayreuth. <mue-jac@uni-bayreuth.de>.

⁸ Dr. Jan D Ten Thije est professeur associé à l'institut de linguistique d'Utrecht et maître de conférences au département de langues, littérature et communication.

langagiers qui peuvent être observés lors d'interactions interculturelles c'est-à-dire des situations de communication entre membres de cultures différentes; alors que les concepts d'interculturel et d'interculturalité tendent, eux, à être employés pour décrire les déroulements et les formes d'expression des rencontres entre différentes cultures à tous les niveaux journaux, médias audiovisuels, littérature, etc. nous pouvons parler dans ce sens d'«écriture métissée» pour évoquer l'orientation interculturelle de modes d'expression littéraires, d'«histoire interculturelle», ou encore de «philosophie interculturelle».

L'un des problèmes les plus importants à résoudre, du point de vue de la méthode, est de relier le 'mainstream' de la recherche en communication interculturelle, axé autour de l'étude d'interactions interculturelles, avec les objets d'étude en partie nouveaux des études culturelles et médiatiques. Ainsi, ce ne sont pas uniquement les «relations humaines» qui, comme c'est le cas chez Maletzke, doivent être qualifiées d'interculturelles, mais également tous ces phénomènes qui paraissent être constructifs pour les interactions interculturelles: à savoir, par exemple, les relations entre l'identité propre et l'altérité (ancrées bien souvent dans des discours, des institutions ou des processus de socialisation) qui sont, à travers leurs codes, leurs conventions, leurs opinions et leurs formes de comportement, à la fois les conditions préalables et les constituants de la communication interculturelle.

En second lieu, nous avons trop négligé, dans l'étude des phénomènes de la communication interculturelle, les processus de transfert et les figures d'intermédiaires, qui déterminent de façon décisive les processus interculturels et les modèles d'identité et de perception qu'ils véhiculent: par exemple les journalistes, hommes politiques, diplomates, enseignants, managers, éducateurs, travailleurs sociaux, scientifiques, etc., dont une des fonctions est d'établir des liens communicatifs entre des membres de cultures différentes et de résoudre, par leur action pratique mais aussi communicative, les conflits qui peuvent en résulter. Il en découle comme perspective de recherche l'étude de la socio-anthropologie des intermédiaires culturels et de leurs formes de discours.

L'idée centrale est ici de penser et d'analyser la communication interculturelle comme un processus de relations entre les cultures, incluant l'interaction directe et verbale, mais englobant aussi l'ensemble des processus de communication liant des cultures différentes, et de par là comme un processus complexe de communication dans chacun de ses différents éléments structuraux. Ce processus de communication comprend deux ou plusieurs cultures, qui ne peuvent être considérées comme culture de départ et culture

d'arrivée que dans le cas d'un transfert culturel. Il semble important de repenser la communication interculturelle en tant que processus complexe, dans une perspective à la fois historique et médiatique, et de détacher ainsi la recherche en communication interculturelle d'une privilégiant trop exclusivement des formes de communication orales et des formes d'interaction "saisies à chaud" actuelle et authentique.

Ceci implique de réorienter la recherche en communication interculturelle d'une triple manière :

- En premier lieu en tant que processus, d'une part, car à côté des signes de communication verbaux ou non-verbaux eux-mêmes, les institutions et les figures d'intermédiaires sociauxculturels jouent un rôle central, comme le montre par exemple les travaux de T.- Kolle et de D. Ten Thije (1994).

- en second lieu à travers son articulation médiatique, car à côté de la communication 'vécue directement' et considérée comme plus 'authentique', des formes de communication médiatisées et théâtralisées jouent un rôle non négligeable dans la construction de modèles sociaux, en général, et dans l'interaction interculturelle en particulier; la prise en compte,

- En troisième lieu, de la perspective historique dans les analyses de la communication interculturelle conduit à intégrer systématiquement les dimensions médiales et processuelle. La différence qui paraît à l'heure actuelle évidente à première vue et qui se trouve hypostasiée par certaines directions de la recherche entre communication interactionnelle directe, d'une part, et communication interculturelle médiatisée, d'autre part, s'efface de façon croissante si nous se plaçons dans une perspective historique. Une telle mise en perspective historique n'est pas sans poser un défi à la recherche en communication interculturelle, en particulier en ce qui concerne son insertion interdisciplinaire.

Dépassant les frontières de la psychologie, de la sociologie et de la linguistique, qui forment trop exclusivement le noyau de la recherche interculturelle, cette dernière devrait s'ouvrir beaucoup plus largement à des disciplines comme l'histoire, la philosophie, les sciences, les études culturelles et littéraires et celles des communications de masse. Au lieu de tendre à devenir une discipline autonome et cloisonnée, la communication interculturelle devrait ainsi s'ancrer dans l'ensemble des

sciences sociales et historiques, en tant que perspective méthodologique, à l'instar des questionnements comparatistes qui lui sont complémentaires (Werner 1997)⁹. Ce décloisonnement de la communication interculturelle en tant que champ de recherche et d'enseignement, basé sur les réflexions qui précèdent, à l'égard des concepts de culture et d'interculturalité, s'impose: dans l'intérêt de l'ensemble des chercheurs qui consacrent leurs travaux à l'étude des relations entre les membres de cultures différentes, un champ de recherche de plus en plus complexe et d'une actualité intense.

I-2- la littérature et l'interculturalité :

Les différents événements qui secouent le monde actuellement incitent l'Homme à s'interroger sur son existence et son rapport à l'Autre. Paradoxalement, notre époque, qui est marquée par la mondialisation, l'internationalisation et l'ouverture progressive des frontières, se caractérise aussi par un regain d'intégrisme, de nationalisme et d'ethnocentrisme. Dans beaucoup de cas, la diversité culturelle est pointée du doigt comme étant à l'origine de tous les maux : frustrations, intolérances, replis identitaires ou communautaires, racisme...

A l'heure où les relations entre les cultures sont inévitables, comment aller à la rencontre de l'Autre, celui qui est issu d'une autre culture, d'une autre religion, d'une autre vision du monde que la nôtre ? Comment communiquer avec lui, accepter sa différence et construire ensemble des liens constructifs ?

La littérature est l'un des domaines où certaines questions posées concernant l'interculturel trouvent souvent une réponse, ou du moins sont soumises à l'examen. En effet, de par son universalité et son enracinement dans une culture spécifique, la littérature est l'une des voies les plus efficaces qui permettent la connaissance de l'Homme et du monde. Dans *Éducation et communication interculturelle*, M. Abdallah-Preteille¹⁰ et L. Porcher¹¹ décrivent la littérature comme étant « *l'humanité de l'homme, son espace personnel. Elle rend compte à la fois de la réalité, du rêve, du passé et du présent, du*

⁹ Werner, Michael: "Dissymmetrien und symmetrische Modellbildungen in der Forschung Zum Kulturtransfer". In: Hans-Jürgen LÜSEBRINK et Rolf REICHARDT (en coll. avec Annette KEILHAUER et René NOHR) : *Kulturtransfer im Epochenumbruch, Frankreich – Deutschland, 1770-1815*. Leipziger Universitätsverlag, 1997, p. 87-102.

¹⁰ Martine Abdallah-Preteille est professeur des Universités (Paris VIII, Paris III Sorbonne) et auteur de nombreux ouvrages et articles.

¹¹ Louis Porcher est un écrivain français, philosophe, sociologue, et didacticien né le 21 janvier 1940 et mort le 13 juillet 2014

matériel et du vécu »¹², ils la qualifient de « lieu emblématique de l'interculturel »¹³ et l'envisagent comme une « discipline de l'apprentissage du divers et de l'altérité »¹⁴. Partant de ces idées, le texte littéraire peut être considéré comme un intermédiaire en vue de la rencontre et de la connaissance de l'Autre. Par son biais, le lecteur peut explorer une multitude de personnages, de situations et d'espaces ; d'aucuns diront que c'est un laboratoire qui nous permet de découvrir ce qui est commun à l'Homme.

L. Collès¹⁵, quant à lui, avance dans son ouvrage *Littérature comparée et reconnaissance interculturelle* que « le texte littéraire (est) comme un regard qui nous éclaire, fragmentairement, sur un modèle culturel. La multiplicité des regards nous permettra de cerner petit à petit les valeurs autour desquelles celui-ci s'ordonne »¹⁶. Ainsi, le texte littéraire peut constituer un moyen d'accès à des codes sociaux et à des modèles culturels car, quelle que soit sa langue d'expression, il renferme souvent une représentation du monde, des valeurs partagées entre une culture et une autre. L'un des moyens de mettre en exergue cette interculturalité dans certains écrits réside dans le fait de graver l'altérité au cœur des œuvres comme une réponse à une demande urgente de (re)connaissance de l'Autre et de dialogue interculturel ; c'est ainsi que certains écrivains recourent à l'intertextualité telle une stratégie syncrétiste qui fait fi des frontières et reconstruit l'identité culturelle.

Par ailleurs, partant de l'idée que la langue est un système de signes dotée d'une charge culturelle, la traduction des œuvres littéraires, qui est également une rencontre des langues et des cultures dans la mosaïque de leur diversité, est incontestablement un moyen de communication et d'ouverture à l'Autre ainsi qu'une véritable source d'enrichissement des deux cultures. Maurice Pergnier¹⁷ avance à ce propos dans *Les Fondements sociolinguistiques de la traduction* que cette dernière :

Est un mode de communication à la fois interlinguistique et interculturelle qui participe (...) à la connaissance du monde qu'elle rend accessible », elle a pour « objectif le fait d'élargir et d'enrichir la

¹² Abdallah-Preteuille martine, porcher louis, Education et communication interculturelle, paris : puf, 1996, p 138

¹³ Ibid., p. 162

¹⁴ Ibid., IV

¹⁵ Luc Collès est un universitaire belge, spécialiste de l'enseignement du français comme langue étrangère, et enseignant à l'université catholique de Louvain né le 10 mars 1948 et mort le 20 novembre 2017.

¹⁶ Collès Luc, *Littérature comparée et reconnaissance interculturelle*, Bruxelles : De Boeck-Duculot, 1994, p 20.

¹⁷ Maurice Pergnier est un professeur émérite de linguistique générale à l'Université Paris XII (Créteil). Il est l'auteur de nombreux ouvrages.

vision du monde que l'un a sur l'autre ; elle est la transmission d'un savoir et d'une culture ; elle est ouverture sur le monde extérieur et un acte d'échange et de communication¹⁸

En effet, en mettant deux langues en contact et en contribuant à établir l'égalité entre les langues et les cultures, la traduction devient un vecteur de médiation interlinguistique et interculturel.

La littérature tient donc de par son pouvoir d'allier trois codes : linguistique, esthétique et culturel un rôle absolument incontournable de communication, de partage et d'échanges, au plus profond des appartenances culturelles et ce grâce à sa vision plurielle du monde. Cependant, si la littérature est un haut lieu de communication interculturelle, d'autres écrits de genre sociologique, psychologique, philosophique, journalistique ou autres peuvent également contribuer au dialogue interculturel et apporter des réponses aux enjeux contemporains. Littérature et Sciences Humaines s'inscrivent dans une approche humaniste qui rejoint celle des ethnométhodologues qui considèrent que « *l'individu n'est pas que le produit de sa culture mais aussi l'acteur* », autant dire que l'identité culturelle n'est pas figée et que « *la mise en question de l'autre s'accompagne de l'interrogation sur le Moi* »¹⁹.

Dans un contexte de mondialisation, le rôle de l'intellectuel est de contribuer à l'édification d'un dialogue interculturel basé sur le respect et l'acceptation mutuels, même s'il est amené à mettre en scène la confrontation des visions du monde. Sa mission est d'être l'éclaireur, le porte-parole d'une pensée universelle en appréhendant les différences comme une source de richesse. Déjà en son temps, à la question « D'où venez-vous ? » Socrate répondait : « Du monde ». C'était sûrement pour atteindre l'universel et échapper aux frontières réductrices.

Le présent appel à publication se fixe pour objectif de réfléchir à cette perception du monde que permet la combinaison des deux champs d'étude Littérature/Interculturalité et à ce qu'elle peut apporter de plus pour la compréhension de l'Autre, des différences qui nous séparent et nous unissent en même temps sur le même socle de l'humanité.

¹⁸ Pergnier Maurice, les fondements sociolinguistiques de la traduction, édition remaniée, Lille, presses Universitaires de Lille, coll, Etude de la traduction, 1^{er} édition H, Champion 1978, 1993, p 15.

¹⁹ Gina Stoiciu, l'émergence du domaine d'étude de la communication interculturelle, dans hermès, la revue 2008/2(n° 51), page 37.

I-3- La culture de la Kabylie :

Les kabyles sont distingués par le courage, leur langue, leur coutume et traditions spécifiques. Nous commençons de parler par leur langue

I-3-1 La langue :

Le paysage linguistique algérien se compose essentiellement de quatre langues : le français, langue de travail et du prestige social. L'arabe littéraire, standard ou scolaire selon les écoles, est la langue nationale et officielle. Il est utilisé à l'école et dans l'administration algérienne. Deux langues maternelles : le berbère avec tous ses dialectes et l'arabe dialectal. Alors que le berbère est introduit à l'université depuis 1990 et à l'école depuis 1997, l'arabe dialectal reste une langue principalement orale utilisée dans la communication quotidienne. La quasi-totalité des Algériens est bilingue : arabe/français, berbère/français, berbère/arabe, ou trilingue : arabe/berbère/français. Les principaux dialectes en Algérie sont le kabyle, les parlers berbères parlés dans le massif du Chenoua et l'Ouarsenis au nord, le chaoui dans le massif de l'Aurès (sud-est de la capitale), le mozabite dans le nord du Sahara et le touareg au sud.

La langue berbère se présente donc actuellement sous la forme d'un nombre élevé de « dialectes », c'est-à-dire de variétés régionales, répartis sur une aire géographique immense et souvent très éloignés les uns des autres. Les échanges linguistiques entre les différents groupes berbérophones sont faibles en raison même de ces distances ; ce ne sont que les mouvements de populations récents et les médias modernes, avec la radio, les disques, les cassettes, qui ont rétabli le contact. De plus, il n'a jamais existé dans le monde berbère d'instance de normalisation et d'unification de la langue : il n'y a pas de norme instituée de la langue berbère, même pour les usages littéraires. Chaque groupe emploie son ou ses parlers locaux qui ne sont guère utilisés que pour la communication intra-régionale. D'une certaine façon, la notion de « langue berbère » est une abstraction linguistique et non une réalité sociolinguistique identifiable et localisable. La seule réalité observable réside dans les usages locaux effectifs.

Pourtant, malgré cette situation d'extrême fragmentation, ce n'est pas sans raisons sérieuses que la tradition scientifique berbérissante parle généralement d'une (seule) langue berbère, divisée en dialectes ensembles régionaux à intercompréhension immédiate, eux-mêmes composés de parlers locaux correspondant à peu près aux

anciennes unités tribales. C'est que, malgré la dispersion géographique, malgré l'absence de pôle de normalisation et en dépit de la faiblesse des échanges, les données structurales fondamentales restent les mêmes partout : le degré d'unité, notamment grammaticale, des parlers berbères est tout à fait étonnant eu égard aux distances et vicissitudes historiques. Les divergences sont presque toujours superficielles et ne permettent pas d'établir une distinction tranchée entre les dialectes : la plupart des critères de différenciation qu'ils soient phonologiques ou grammaticaux se distribuent de manière entrecroisée à travers les dialectes. En termes dialectologiques, nous dirons qu'il n'y a pas de véritables faisceaux d'isoglosses délimitant les dialectes. En fait, seul le touareg et les parlers les plus périphériques (Libye, Égypte et Mauritanie) présentent un ensemble de caractéristiques linguistiques spécifiques qui pourraient justifier que nous les considérons comme des systèmes autonomes, et donc comme des « langues » particulières. Encore qu'il s'agisse, le plus souvent, plus de modalités particulières de réalisation que de véritables différences structurales.

Nous avons parlé de berbérophones car, à l'heure actuelle, le critère le plus évident, le plus indiscutable d'identification des populations berbères est la langue. Non qu'il n'y ait d'autres traits socio-culturels distinctifs une tradition orale spécifique, un patrimoine culturel, des particularités d'organisation sociale... mais tous ces autres paramètres ont un pouvoir discriminant moins net.

Ces berbérophones, identifiés par une pratique linguistique spécifique, sont de nos jours démographiquement minoritaires parce que le Maghreb a connu depuis le Moyen Âge un lent processus d'arabisation linguistique. Le fond du peuplement maghrébin est donc d'origine berbère : l'immense majorité des arabophones actuels ne sont que des Berbères arabisés depuis des dates plus ou moins reculées. Mais au niveau des réalités socio-culturelles présentes, il est évident que la berbérité, la conscience d'être Berbère est liée à la berbérophonie et ne concerne plus qu'une minorité, importante, de la population de ces pays.

Les grandes lignes historiques du processus d'arabisation linguistique du Maghreb ont été posées, il y a déjà longtemps, par l'arabisant W. Marçais (1938-1961). Nous trouverons également une synthèse réactualisée sur cette question chez Gabriel Camps²⁰

²⁰ Gabriel Camps est un préhistorien français, spécialiste de l'histoire des berbères, né le 20 mai 1927 à Misserrghin Oran et mort le 7 septembre 2002 à Aix-en-Provence, France.

dans son introduction au volume I de l'Encyclopédie Berbère. Les causes de ce processus de substitution linguistique qui a fait que de nombreux Berbères ont abandonné leur langue au profit de l'arabe sont multiples et entrecroisées. Mais une détermination fondamentale est à l'œuvre depuis treize siècles : la domination symbolique qu'exerce la langue arabe dans tout l'espace musulman ; le rapport entre arabe et berbère a été, très tôt, une relation déséquilibrée en raison du lien consubstantiel de l'islam à la langue arabe. En Berbérie comme dans tout le monde musulman non arabe, il y a toujours eu valorisation marquée de l'arabe, langue du sacré, langue de Dieu, mais aussi langue de l'écrit et du savoir légitime, langue du pouvoir et de la ville. Au Maghreb, cette prééminence a sans doute été plus marquée qu'ailleurs car le berbère était une langue sans tradition écrite et sans rayonnement large.

L'arabisation est aussi au Maghreb, notamment en Algérie et au Maroc, une politique des États qui se définissent comme arabes et musulmans. Ce n'est que depuis des dates très récentes que le berbère a commencé à obtenir droit de cité : enseignement universitaire, enseignement facultatif dans les collèges et lycées en Algérie, expériences d'intégration dans l'enseignement primaire au Maroc... Mais son statut juridique et de fait reste encore très marginal et incertain et peut être approximativement comparé à celui des langues régionales en France.

Concurrencée et grignotée depuis des siècles par l'arabe, intégrée dans des cadres géopolitiques très diversifiés, la langue berbère connaît d'importantes variations dans sa situation générale suivant les pays et les régions. Ses capacités de résistance face au mouvement historique et sociologique d'arabisation et aux politiques linguistiques étatiques sont donc assez différenciées selon les régions. Selon le poids démographique des populations, l'étendue géographique, l'expérience politique, le degré de prise de conscience et la densité de la vie culturelle locales, le berbère pourra être sérieusement menacé de disparition, c'est le cas général des petits isolats berbérophones et des régions très perméables à l'idéologie et à la culture arabo-islamiques, ou au contraire manifester une forte résistance et un réel dynamisme comme en Kabylie.

I-3-2 La littérature kabyle :

Les Berbères possèdent une écriture alphabétique consonantique qui leur est propre depuis l'Antiquité. Les inscriptions les plus anciennes qui aient pu être datées remontent au VI^e siècle avant J.-C. Cette écriture est attestée durant toute l'Antiquité, aux époques punique et romaine. Elle est précisément mentionnée par des auteurs latins tardifs du Ve et VI^e siècles après J.-C. Les auteurs arabes médiévaux n'évoquent jamais l'existence d'une écriture chez les Berbères ; nous pouvons donc raisonnablement penser que celle-ci était sortie de l'usage au Maghreb avant l'établissement définitif des Arabes au début du VIII^e siècle. Sa disparition dans la zone Nord du monde berbère se situerait donc entre environ 600 et 700 après J.-C.

En revanche, son utilisation a perduré chez les Touaregs qui la dénomment tfinagh. Chez eux, cette écriture a des fonctions essentiellement ludiques et symboliques ; elle n'a pas servi à fixer la mémoire historique ou la littérature de ce groupe.

Son usage était également limité durant la période antique où elle dénommée « écriture libyque » car les Anciens appelaient « Libye » l'ensemble de l'Afrique du Nord ; elle ne nous est parvenue qu'à travers des inscriptions funéraires et votives. Malgré cette forte limitation de ses fonctions, il s'agit bien d'une véritable « écriture nationale » des Berbères puisque nous en rencontrons des traces dans toute l'aire d'extension de la langue berbère : de la Libye au Maroc, de la Méditerranée au Sahel.

L'origine de l'écriture berbère reste obscure et controversée. L'hypothèse d'une genèse locale spontanée, sans aucune influence externe, doit certainement être écartée car il n'y a pas au Maghreb de tradition d'écriture pré-alphabétique, syllabique ou idéographique, qui autoriserait à retenir l'idée d'une formation totalement indigène : l'alphabet ne peut naître brutalement sans un long processus antérieur de perfectionnement à partir d'autres types d'écriture. En fait, tout un faisceau d'indices objectifs va dans le sens d'une formation endogène, sur la base de matériaux locaux non alphabétiques, sous l'influence forte d'un alphabet sémitique, probablement le phénicien ; une création par imitation en quelque sorte, processus dont nous connaissons d'autres exemples avérés en Afrique de l'Ouest et en Amérique du Sud, notamment, où des groupes humains en contact avec d'autres peuples pratiquant l'écriture Arabes, Européens ont inventé, quasiment de toutes pièces, leur propre écriture.

Comme la langue, l'écriture berbère n'est pas absolument unifiée : elle connaît un assez grand nombre de variantes, à travers le temps et les régions. Pour les périodes anciennes, nous distinguons au moins trois alphabets différents : libyque occidental, oriental et saharien ; dans la période contemporaine, chaque confédération touarègue utilise un alphabet légèrement différent de celui des groupes voisins. Ces variations s'expliquent à la fois par une adaptation aux particularités phonétiques locales et par la durée d'existence de cette écriture qui a induit d'inévitables évolutions et adaptations.

À partir des années 1970, à l'initiative d'un groupe militant kabyle basé à Paris, « l'Académie Berbère », nous avons assisté à une véritable renaissance de ce vieil alphabet berbère qui est employé, dans une version fortement modernisée, pour la notation usuelle du kabyle. Insérés dans une aire de vieille culture scripturaire, les Berbères ont depuis toujours vu leur langue et leur culture dévalorisées par leur statut d'oralité. Situation qui a induit dans la période contemporaine une réaction très volontariste visant à démontrer que « le berbère ça s'écrit ! ». C'est ainsi que nous pouvons expliquer l'existence dans la sensibilité berbère de ce courant qui prône le retour au vieil alphabet berbère, le tfinagh, qui présente le double avantage de marquer l'appartenance historique incontestable de la langue berbère au monde de l'écriture et d'assurer la discrimination maximale par rapport aux cultures environnantes puisque cet alphabet est absolument spécifique aux Berbères. En exhumant cette antique écriture, sortie partout de l'usage depuis des siècles, sauf chez les Touaregs, ces militants se donnent une arme particulièrement efficace dans un environnement où l'écriture est mythifiée, voire sacralisée. Et comme cet alphabet berbère est attesté depuis la protohistoire, les Berbères accèdent ainsi à l'histoire et à la civilisation, antérieurement à la plupart des peuples qui ont dominé le Maghreb, notamment les Arabes ! Les tfinagh permettent aux Berbères de ne plus être catalogués parmi les barbares et autres primitifs, pour qui la seule alternative est de se fondre dans les « grandes » cultures (écrites), en l'occurrence la culture arabo-islamique... C'est ce qui permet de comprendre le succès et l'envahissement de l'espace public en Kabylie notamment par cette écriture, y compris au niveau de la signalétique officielle municipale.

Ce sont certainement ces deux facteurs, historicité et spécificité, qui fondent l'engouement pour les tfinagh non seulement en Kabylie, mais aussi dans toutes les autres régions berbérophones (Maroc, domaine touareg), surtout dans les milieux militants et populaires. Il est d'ailleurs intéressant de constater que, plus de trente années après leur

mise en circulation par des militants radicaux kabyles, l'institution marocaine adopte ces « néo-tifinagh » comme alphabet officiel du berbère par décision de l'Institut royal pour la culture amazigh : les précurseurs de l'« Académie berbère » de Paris n'espéraient certainement pas un tel succès !

Les Berbères possèdent donc depuis l'Antiquité un système d'écriture qui leur est propre. Mais, curieusement, à aucune période de l'histoire et en aucun lieu, il ne semble que cette écriture ait servi de support à une production littéraire, ni même à la fixation de la mémoire collective d'un groupe par la rédaction de chroniques historiques, par exemple. Partout, depuis l'aube de l'histoire, lorsqu'il s'est agi de rédiger des documents écrits consistants, les Berbères ont eu recours aux langues et/ou aux alphabets des peuples dominants avec lesquels ils étaient en contact : punique, latin puis arabe ou français.

Pourtant, les Berbères ont et ont toujours eu une tradition littéraire très vigoureuse et diversifiée : poésie, contes, légendes, devinettes et énigmes... Au Moyen Âge déjà, un auteur arabe comme Ibn Khaldoun s'émerveillait de la prolixité de cette littérature berbère. En fait, dans les sociétés berbères traditionnelles, tous les moments de la vie, quotidiens ou exceptionnels, sont ponctués par la littérature, poésie, chants, contes... Les fêtes de naissances, circoncision, mariage, mort, étaient l'occasion de poésies et chants rituels ou improvisés ; tous les actes de la vie quotidienne donnaient naissance à des genres particuliers : chants de travail, chant de tissage, contes des veillées, chants et poésies de pèlerinage... Dans la société ancienne, les personnes âgées, hommes et femmes, étaient les principaux dépositaires et transmetteurs de ce patrimoine littéraire oral, mais tout le monde était peu ou prou poète ou conteur.

Certains bien sûr étaient plus doués que la moyenne et faisaient de la littérature leur métier. Il existait ainsi, dans tous les groupes berbérophones, des poètes reconnus, des bardes et troupes itinérantes qui allaient de village en village, de tribu en tribu, avec un accompagnement musical léger, conter les légendes des temps anciens, apporter les nouvelles d'horizons lointains, glorifier les exploits de tel groupe ou de tel guerrier, stigmatiser la lâcheté ou les méfaits de tel autre... Mémoire ambulante du groupe, dispensateurs du blâme et de l'éloge, ces « professionnels » assuraient un rôle important pour la cohésion des groupes. Partout, bien sûr, cette forme de diffusion a été mise à mal et il n'en subsiste plus que des lambeaux épars et fragiles.

Mais elle a très tôt été relayée par les supports modernes, que les poètes et chanteurs berbères se sont partout appropriés : le disque d'abord, puis la cassette et le CD ! Dès les années 1920-1930, se constitue une « chanson moderne » kabyle, puis chleuh, qui puise directement son inspiration et ses formes dans la tradition littéraire poétique, tout en s'ouvrant largement sur le monde et ses influences thématiques et musicales.

En milieu berbère, il n'est pas possible de distinguer nettement entre poésie traditionnelle et chanson moderne ; la continuité est très forte entre le poète ancien, ses œuvres et ses fonctions, et le chanteur moderne kabyle ou chleuh qui se produit sur une scène parisienne. Tous véhiculent les valeurs et les espoirs du groupe, tous restent avant tout les porte-parole de leur communauté.

Avant l'irruption de l'Occident avec la colonisation française, tout ce patrimoine littéraire n'a été que très rarement fixé à l'écrit. La seule exception notable encore vivante est la tradition littéraire écrite, en caractères arabes, des Chleuhs du Sud marocain. Il s'agit, pour l'essentiel, de poésies et légendes d'inspiration religieuse hagiographie ou édification. Bien sûr, il a existé aussi, selon le témoignage des sources arabes, des productions religieuses, historiques et même scientifiques écrites en berbère dans tout le haut Moyen Âge maghrébin ; mais ces tentatives ne se sont nulle part stabilisées et maintenues pour donner naissance à une véritable tradition écrite. Même chez les Chleuhs, la littérature écrite restait l'apanage de milieux lettrés très restreints et avait plutôt une fonction d'aide-mémoire pour les détenteurs de ce patrimoine que de support à une diffusion large.

Il faudra donc attendre la période coloniale et la très forte influence de l'école et de la culture françaises pour que naisse une véritable production littéraire écrite en langue berbère. Elle est encore expérimentale et très inégalement développée selon les régions. Comme en bien d'autres matières, la Kabylie (Algérie) a une solide avance ; elle est suivie par le domaine chleuh (Sud marocain) qui connaît aussi des expériences littéraires écrites non négligeables ; par le monde touareg nigéro-malien et, timidement, par le Mزاب. Ce « palmarès » est bien entendu, pour chaque région, le reflet direct du degré de prise de conscience identitaire et d'engagement dans la défense de la langue et de la culture berbères.

Le « passage à l'écrit » est une tendance déjà ancienne, repérable dès le début du XXe siècle chez les berbérissants et militants kabyles. Chez eux, cette volonté d'opérer le passage

à l'écrit se traduit par la publication d'importants corpus littéraires ou de textes sur la vie quotidienne. Boulifa peut être considéré comme le premier prosateur kabyle : sa *Méthode de langue kabyle* (1913) comporte plus de 350 pages imprimées de textes berbères non traduits, composés directement à l'écrit par l'auteur.

Dès cette époque, le support écrit imprimé commence à suppléer significativement à la transmission orale et à la mémoire collective. Car les conditions de production et de diffusion de la littérature sont profondément affectées par les bouleversements socio-économiques et politiques que subit la Kabylie dans la dernière moitié du XIXe siècle. Les anciens bardes disparaissent très vite, le tissu tribal qui portait cette production littéraire très socialisée s'effondre. Les premières générations d'instituteurs kabyles arrivent donc à un moment charnière qui les met en position d'assurer le relais dans la transmission du patrimoine.

La scolarisation ancienne et relativement forte en Kabylie fait que ce mouvement de « sensibilisation à l'écrit berbère » a touché des couches non négligeables de la société. La pratique écrite du berbère, le savoir berbère moderne ne sont pas confinés à une élite restreinte, de niveau universitaire. Sans que l'on puisse parler de phénomène de masse, cela concerne des milieux d'instruction très moyenne, voire primaire, de condition souvent modeste.

À partir des années 1930, cette veine culturaliste, fortement liée aux métiers de l'enseignement et de l'écriture, a été confortée par des noms dont certains sont devenus illustres en tant qu'auteurs de langue française : Jean et Taos Amrouche, Mouloud Feraoun, Mouloud Mammeri, Malek Ouary... Parallèlement à leur création littéraire francophone, ces écrivains affirment leur ancrage dans la culture berbère et œuvrent concrètement pour elle par un travail constant de promotion. Les *Chants berbères de Kabylie* (1939) de Jean Amrouche, *Les poèmes de Si Mohand* (1960) de Mouloud Feraoun, *Le Grain magique* (1966) de Taos Amrouche, *les Isefra de Si Mohand* (1969) et *les Poèmes kabyles anciens* (1980) de Mammeri sont les grandes dates de cette action.

Dès 1945-1950, la diffusion de l'écrit à base latine, en dehors de tout enseignement formalisé du berbère en Kabylie, est suffisamment avancée pour que de nombreux membres de ces élites instruites kabyles soient capables de composer et écrire le texte de chansons, de noter des pièces de poésie traditionnelle. Belaïd At-Ali, qui n'était pas l'un des

plus instruits, rédige à la même époque (avant 1950) ce qui doit être considéré comme la première œuvre littéraire écrite kabyle : Les cahiers de Belaïd, recueil de textes, de notations, descriptions et réflexions sur la Kabylie tout à fait exquises une sorte d'anticipation, en kabyle, de Jours de Kabylie de Feraoun.

Le mouvement de production littéraire s'est poursuivi, avec un net regain depuis 1970, si bien qu'il existe actuellement :

-des traductions-adaptations en berbère d'œuvres littéraires internationales ou maghrébines ; par exemple : de Brecht, L'exception et la règle ; de Molière, Tartuffe, L'avare... ; de Beckett, En attendant Godot ; de Gide, Le retour de l'enfant prodigue ; de Kateb, Mohammed prend ta valise, La guerre de 2000 ans ; de Feraoun, Jours de Kabylie... ;

-des œuvres littéraires originales : des pièces de théâtre, des recueils poétiques, des romans (Kabylie), des recueils de nouvelles, des essais historiques...

-et, depuis le début des années 1990, même un embryon de presse, notamment en Kabylie.

Nous pouvons désormais parler d'une littérature écrite berbère. Elle est, bien sûr, encore modeste et se constitue quasiment sous nos yeux, mais on ne doit pas perdre de vue dans son évaluation qu'elle est née et s'est développée dans des conditions extrêmement défavorables.

Nous entendons par là un effort permanent pour inscrire la culture berbère dans un champ de références modernes et universelles, pour les faire sortir de leurs sphères traditionnelles, rurales et familiales. La néo-culture et la néo-littérature berbères tendent, depuis au moins 1945, à faire du berbère un moyen d'expression et de création en prise avec les courants de pensée du monde moderne et de la culture universelle.

Les « berbéro-nationalistes » des années 1940 sont fortement influencés par les expériences révolutionnaires et patriotiques étrangères : Révolution russe, résistance nationale irlandaise, traditions nationalistes européennes du XIXe siècle. Nous traduisons L'internationale, des poèmes romantiques allemands comme Uhland, dont le Ich hatte einen Kamerad devient Ghuri yiwen umeddak°el. Nous avons adapté Brecht, Beckett, Molière en kabyle. Ces expériences n'ont pas toutes la même portée, mais toutes ont en

commun la volonté d'insérer la langue et la culture berbère dans la modernité, de s'approprier les éléments fondamentaux du patrimoine historique, culturel et éthique international.

Exclue depuis des siècles des sphères du pouvoir et de l'État central avec lequel les Berbères ont été en conflit quasi permanent, la culture berbère véhicule une tradition de résistance et de dissidence très ancienne. Dans la période contemporaine, cette donnée fondamentale qui définit un paysage culturel très éloigné de l'arabo-islamisme orthodoxe urbain n'a fait que s'accroître : du fait du contexte culturel et politique, chanter, parler en public, écrire en berbère était en soi un engagement. Il s'en suit que la néo-littérature berbère est globalement d'une tonalité très critique. Nous y trouvons les traces de tous les combats récents et actuels : lutte anti-coloniale, critique sociale et politique, affirmation identitaire, critique de la religion, de l'arabisation, anti-militarisme. Le déserteur de Boris Vian est traduit et chanté en kabyle, revendication féministe...

De plus, la longue exclusion des espaces officiels a fait que la création berbère s'est développée le plus souvent hors des cadres institutionnels : elle en acquiert une grande autonomie par rapport à l'idéologie et à la culture étatiques. Depuis l'indépendance, la culture berbère constitue un espace de liberté conquise, un refuge et un support pour la pensée non conformiste ou dissidente. Le degré de violence qu'atteint la critique du pouvoir politique et de ses pratiques, de la répression, de la religion officielle... dans la nouvelle littérature berbère est à peu près inconcevable dans la production en langue arabe ou française.

Mais la clef de voûte, l'inspiration permanente est indiscutablement la quête identitaire. Recherche du moi individuel et du nous collectif face à l'arabité et à l'arabisme négateur, face à l'Occident aussi, elle prend des formes diverses : quête mythologique, plutôt désespérée ou parcours de combat. Chez tous, l'histoire, le groupe sont convoqués, interpellés, et sommés de pallier la défaillance passée. Même si certains auteurs ont une inspiration plus personnelle, plus nostalgique aussi, globalement nous avons affaire à une littérature qui pose la question de l'existence berbère, du destin berbère, autour du thème-pivot angoissé : Allons-nous disparaître, que faire pour préserver la chaîne de transmission ?

Littérature de combat, littérature d'affirmation et de quête identitaire, expression d'un groupe menacé, l'avenir de cette production sera évidemment étroitement dépendant du devenir socio-politique des populations berbérophones et du statut, juridique et réel, de leur langue et de leur culture. Nous pouvons cependant penser qu'un saut qualitatif, sans doute irréversible, a été accompli au moins dans le domaine kabyle. Non seulement cette néo-littérature existe et se développe, mais tout indique qu'elle répond à une demande sociale forte, dans une région réceptive, à très fort taux de scolarisation et à conscience identitaire aiguisée.

Jusqu'à une époque toute récente, les meilleurs spécialistes du Maghreb prévoyaient tous la fusion prochaine de l'élément berbère dans le creuset arabe. Pourtant, si l'on met bout à bout l'ensemble des pièces du puzzle, force est de constater que « le terrain berbère a bougé et bouge » partout ; qu'un travail de production et de (re) construction est en marche : un espace transnational culturel, intellectuel et scientifique, voire politique, berbère est en voie de constitution. Et c'est essentiel pour l'avenir. Les situations restent diverses, mais partout les fils sont renoués, la flamme de la conscience (r) allumée. L'aspiration berbère s'exprime désormais ouvertement et de plus en plus solidement et bouleverse radicalement l'échiquier intellectuel et politique maghrébin. En deux ou trois décennies un véritable retournement historique s'est produit.

Décidément, les Berbères ne sont pas encore une espèce en voie de disparition et ils peuvent encore modeler le visage du Maghreb de demain.

I-3-3 Le mythe kabyle :

Avec la réussite que connut l'école française à son instauration en Kabylie dans les années 1880 est né le mythe kabyle, est ce une illusion ou une réalité ? Les Français, à la prise de la Kabylie ont découvert une société organisée, disciplinée et régie par les lois du village émanant d'une assemblée (tadjmait), que nul n'osait outrepasser. Très vite, ils comprennent que pour gérer au mieux une région aussi belliqueuse que la Kabylie, il fallait s'appuyer sur l'organisation déjà en place au niveau des villages et douars. Méfiants, les Français (les militaires) désignent les représentants des villages et douars, des personnages déjà prêts à la compromission, c'en est fini de Tadjmait pré coloniale, connue pour ses valeurs démocratiques. Le succès de la scolarisation ajouté aux représentations stéréotypées coloniales de la société kabyle, ont suscité un fantasme «le mythe kabyle»,

phénomène en total décalage quant à l'adhésion des kabyles à ces représentations. L'exaltation et la fantasmatisation du kabyle crédité de toutes les qualités déniées à l'arabe, font de ce dernier le «bon indigène». Le mythe kabyle s'articule sur des oppositions binaires comme. arabe/kabyle, nomade/sédentaire, sémitisme/origine nordique, oligarchie/démocratie.....Les administrateurs civils, les militaires et les missionnaires réussirent à convaincre le colonat français.de ce fait.

I-3-4 La musique kabyle

La musique kabyle fait parti des composantes les plus importantes de l'identité et de la culture kabyle. La musique kabyle, à l'instar des autres musiques berbères, a traversé des siècles et a toujours su jouer un rôle important dans la transmission de messages, de valeurs, de traditions ... d'une génération à une autre.

Le style traditionnel de base (origine) de la musique kabyle est Acwiq « Achewiq » qui signifie en kabyle phrase. Ce style musical autrefois réservé aux femmes kabyles pour exprimer un sentiment de joie ou de deuil, des rêves souvent secrets, amour, souffrance, espoir, désespoir... de Acwiq plusieurs formes on vu le jour comme tibugharin (chants rituels de fêtes), azuzzen (berceuses), izlan, ch'na, amaazbar (joutes chantées), ahiha (chants d'évocation amoureuse), adekker (chant mystico-religieux), rkoun nidebalen (musique de tambourinaires)...

I-3-5 Le mariage kabyle

Est un mariage plein de traditions ancestrales. Quand un jeune homme désirait demander la main d'une fille, il devait se rendre chez la fille qu'il souhaitait épouser et sacrifier un mouton ou un bouc sur le seuil de sa porte sans se faire prendre par un membre de la famille de celle-ci.

S'il réussissait, sa main lui était accordée.

Généralement, les mariages ont lieu à la fin de l'été durant la saison des Iwejjiben. Le reste de l'année est consacré au travail de la terre, et la saison des Iwejjiben est celle qui précède la période des labours.

Une fois la main de la jeune fille accordée, ses beaux-parents lui apportaient des cadeaux à chacune de leur visite.

Chez les parents de la mariée, a lieu le dîner du taamamt, qui est financé par la famille du marié. Ces derniers viennent accompagnés de témoins avec de l'argent. Ils déposent une certaine somme par terre.

La bienséance veut que le père de la mariée en ramasse juste une partie pour porter chance. Le reste sera remporté par les beaux-parents de leur fille. C'est le tucc'it. Les parents de la mariée recevront également ce que nous l'appelons curut. Il s'agit de 1 quintal de semoule, une cuisse de boeuf, du blé de l'huile d'olive et du beurre.

Ces ingrédients serviront pour le repas préparé pour les personnes qui feront partie du cortège. Chez les parents du marié une tradition existe encore dans certains villages. Elle consiste à un triage de blé par les femmes quelques jours avant le mariage. Ce blé sera celui qui sera apporté à la famille de la mariée. Dans les deux familles, chacune de leur côté les femmes du village roulent le couscous quelques jours avant le mariage. Selon le village, nous trouverons parmi ces femmes uniquement des membres de la famille ou une femme par maison du village afin que tout le monde y participe. Les femmes sont assises côte à côte et chantent. Le couscous sera servi aux invités du mariage.

Chez le mari, nous faisons venir des chanteurs au tambour qui souvent arrivent la veille. nous égorgeons un boeuf dont la moitié est destinée à être amenée chez la famille de la mariée le matin même accompagnée du tsnitt de vêtement pour la mariée par les proches parentes du mari. La mariée de son côté doit se laver selon un rituel. Eclairée par une chandelle, en signe de fécondité elle sera lavée dans takanna qui désigne le deuxième étage d'une maison kabyle dans un grand plat de poterie qui sert normalement à rouler le couscous. Nous versons dans ce plat de l'eau froide, des oeufs et des orties. Les orties sont le symbole de l'éveil, afin que la mariée dans le couple soit toujours plus éveillée que son mari. La mariée doit se laver avec du thym, le côté droit, puis le côté gauche. Les oeufs seront cuits ensuite pour être donnés à manger au mari, et l'eau gardée en partie pour être ajoutée à la sauce du couscous qui sera préparé à la tombée de la nuit le second soir du mariage chez les parents du mari.

Le couscous sera également servi au mari. Le soir, un des hommes de la famille ira à tajmayaait, où le conseil des sages se réunit habituellement, pour inviter les gens du village à venir partager le couscous du mariage. La famille de la mariée en fera autant. La cérémonie du henné a lieu à la fin du repas.

Dans certains villages, les femmes se regroupaient en cercle pour chanter des poèmes faisant l'éloge des mariés et de leur famille. C'est seulement après ces chants que les invités pourront se lever pour chanter et danser. Ensuite commence réellement la cérémonie.

Le henné est déposé dans un objet en argent, souvent un bijou. Un foulard kabyle est étendu pour déposer dessus le plat dans lequel se trouve le henné. Un bougeoir éclairait la cérémonie et représentait le symbole de la lumière dans laquelle on souhaite voir vivre les mariés et leur famille future.

C'est la cérémonie appelée Tawsa. Chez la mariée, seules des femmes sont présentes et chantent des poèmes anciens. Mais autrefois, les femmes n'avaient pas le cœur à chanter puisque la mariée quittait sa famille. Chez le marié ce sont les hommes qui récitent des poèmes.

Une fois la cérémonie terminée, avait lieu ce que nous appelons tacullit. Il s'agit de partager des mets tels que sfenj, aheddur, puis les chants reprenaient.

Chez le mari, les personnes faisant partie du cortège se préparent à aller chez la mariée pour la ramener. Lorsque le village de la mariée n'était pas trop loin de celui de son mari, nous la faisons venir sur un âne ou un mulet. Une proche parente du marié faisant partie de ce cortège avait pour rôle d'aider la mariée à se préparer une fois le cortège arrivé. Cette femme ne devra pas avoir eu un enfant dans le mois qui précède le mariage, car cela leur portera malheur puisqu'elles ont connu toutes deux un heureux événement le même mois. La mariée portera la robe kabyle, taksiwt, ainsi qu'une sorte de bonnet carré à pans brodés appelé tabniqt.

Le visage de la mariée sera caché par un voile afin que personne ne puisse voir ni son visage, ni ses yeux dès lors qu'elle sortira de la maison. C'est son mari qui devra la voir en premier. Si une personne en dehors de sa famille cherchait à la voir, elle risquerait de tomber malade voire de mourir.

La femme qui s'occupe d'elle déposera un tissu blanc sur chaque côté du visage ainsi qu'une ceinture sur la tête. La mariée mettra également dans sa bouche un bout d'écorce d'un arbre appelé tagusimt (le noyer) qui est reconnu pour rendre les dents blanches. Les bijoux de la mariée sont en argent. Bracelets aux poignets et aux pieds, broches, colliers et diadème parfois selon les moyens. Autour du cou, elle portera une chaîne de clous de girofles. nous déposerons sur ses épaules un burnous. Des feuilles de basilic sont utilisées dans certains villages pour faire une couronne et pour que la mariée en tienne dans sa main. L'habillement se fait accompagné de chants de la femme qui l'habille. Avant de sortir de chez ses parents, la mariée boit une dernière gorgée d'eau donnée par son père. Une parente verse de l'eau de mer aux pieds de la jeune femme à la demande de sa mère au moment de sa sortie pour retirer toute trace éventuelle de magie noire selon la croyance. Dans certains villages, les jeunes filles qui ne sont pas mariées ne doivent pas se tenir présentes sur le chemin de la mariée au risque de ne jamais se marier un jour. Une fois arrivée dans sa nouvelle demeure, les femmes de la famille du mari se mettent à chanter. Belle-mère, grand-mère, tantes... donneront des herbes à la jeune femme qu'elle mettra dans sa bouche.

Sa belle-mère lui donne d'abord de l'eau qu'elle jettera derrière elle puis un tamis contenant du blé et de l'orge qui symbolisent respectivement les garçons et les filles. Aujourd'hui, le contenu du tamis est parfois remplacé par des figes sèches, du sucre, des beignets et du pain.

La mariée devra entrer par le pied droit dans sa nouvelle maison accompagnée des femmes de sa famille qui l'accompagnent. Parfois, la mariée doit casser un œuf sur le mur de la maison. Quand la famille de celle-ci et les invités auront fini le repas, les danses et les chants reprendront. Plus tard dans la nuit, la mariée pourra retirer sa tenue aidée par des femmes qui seront les seules avec son mari à la voir ainsi.

Un repas est préparé pour la mariée et sa famille. Des galettes d'œufs lui seront apportées pour son petit déjeuner. Elle recevra ensuite la visite de la famille de son mari et des gens du village qui viendront lui apporter des cadeaux et le plus souvent de l'argent. C'est là que les invités et les parents de la mariée quitteront la maison et laisseront la jeune épouse chez elle.

La mariée ne fera aucun travail durant les sept jours qui suivent son mariage. Nous lui ôterons la ceinture qu'elle porte pour la remplacer par une autre en laine. Puis elle ira préparer du pain ou des beignets. Elle s'habillera pour aller chercher de l'eau à la fontaine accompagnée des femmes de sa famille en chantant.

Elle devra remplir la jarre en une fois. Si ce n'est pas le cas, nous pensons que la mariée ne restera pas avec son mari. Puis elle donnera à boire aux enfants. Une fois rentrée, elle ira rendre visite au protecteur du village appelé aassas, la tombe de l'ancêtre du village à qui elle laissera de l'argent le plus souvent en guise de sacrifice.

La mère de la mariée qui, dans certains villages, n'a pas revu sa fille depuis que cette dernière a quitté leur maison, ira rendre visite à sa fille.

Parfois, c'est la mariée accompagnée de son mari et sa belle famille qui retourne voir ses parents. Et c'est ainsi que se termine le mariage kabyle.

I-3-6 Organisation sociale de la kabylie :

Les Kabyles désignent leur territoire par l'ancien terme berbère Thamourth (la terre, la terre natale, la patrie, le pays). Leurs habitations, construites en dur, couvertes d'un toit de tuiles et généralement sans étage, sont groupées en villages qui tournent le dos à l'extérieur et ouvrent sur des sentiers étroits

La société kabyle s'organise en cercles concentriques de fidélité. Son noyau est la famille étendue Akham, qui est la plus petite cellule sociale. Elle ne se réduit pas seulement au groupe des époux et de leurs descendants directs, mais rassemble tous les agnats (parents descendants de la même souche masculine), de sorte que plusieurs générations sont réunies sous l'autorité d'un seul chef. L'unité d'habitat (les maisons des descendants d'un même ancêtre sont regroupées autour d'une cour commune) renforce la cohésion du groupe.

Les familles regroupées forment le Thakharrubth, dont les membres possèdent un ancêtre commun, qui remonte à la quatrième ou à la cinquième génération. L'Adhrum est un groupe plus large encore, qui est formé d'un nombre variable de Thakharrubth. Plusieurs Idharman (pluriel d'adhrum) forment le village Thaddarth avec sa djemaa (assemblée des citoyens en âge de porter les armes) et son lamine, agent d'exécution des décisions. Les villages se rassemblent ensuite en tribu : l'aârch. Toutefois, des transformations d'ordre historique, politique et socio-économique exercent des forces centripètes sur les cercles les plus extérieurs de cette structure. Aujourd'hui, le village kabyle traditionnel n'existe plus. Après l'indépendance de l'Algérie, l'organisation des communes mit définitivement fin aux assemblées villageoises (dont le rôle avait déjà été réduit lors de la colonisation française), alors que le pouvoir issu du FLN s'employait à imposer l'usage de l'arabe au détriment du kabyle.

I-3-7 Mode de consommation :

Le mode de consommation est de type continental (céréales et fruits). En dépit d'une importante façade méditerranéenne, nous consommons très peu de poissons, ce qui explique la quasi-absence d'activités maritimes. La culture arbustive est très développée, malgré des sols ingrats, favorisée par l'abondance de la pluie. Aucun pouce de terre n'est perdu. Les collines et les crêtes sont recouvertes de frênes, de caroubiers et de chênes à

gland doux. Mais deux arbres sont particulièrement prisés : l'olivier et le figuier. Huile et figues sèches ont de tout temps constitué des articles de base de l'alimentation quotidienne.

I-3-8 La femme Kabyle :

Parallèlement à un discours «misogyne» dominant, il existe un contre-discours valorisant la femme kabyle qui la représente comme le soc de la maison (à l'origine de toute fécondité), la poutre maîtresse du foyer, etc...

Les lois ancestrales sont néanmoins dures à son égard et cela pour des raisons historiques.

En effet, au XVIII^e siècle, certains combattants kabyles partis faire la guerre aux Espagnols trouvèrent, de retour chez eux, leurs femmes remariées et leurs terres propriétés des nouveaux maris. Les tribus des Igawawen se réunirent alors et décidèrent l'exhérédation des femmes. De nos jours, la jeune femme kabyle essaie, de par son accès relatif aux études et au travail salarié, d'imposer une image et un statut différents.

I-3-9 Faits de civilisation :

Les différentes expressions de la culture kabyle véhiculées par le berbère seule langue ancienne encore vivante dans le bassin méditerranéen s'inscrivent dans une civilisation millénaire. L'art reproduit ainsi des formes et des techniques qui remonteraient à l'âge de Bronze. hexagramme et la croix boulée gravés sur les coffres kabyles (Gast, 1993) témoignent de la permanence de l'art berbère dont l'existence est vieille de plus de deux mille ans.

I-3-10 L'artisanat :

La bijouterie appartient à la grande famille des orfèvreries cloisonnées ou filigranées émaillées. Avec la sculpture sur bois en champlevé, elle est une activité masculine, à l'inverse du reste de l'artisanat. En effet, exclusivement exécutées par les femmes, la poterie, le tissage (de haute lisse) et les peintures murales présentent des motifs réalisés en fonction des techniques requises par chaque activité. Leur signification, autrefois ésotérique, a fini par disparaître, sous l'effet d'une géométrisation avancée.

I-3-11 La cuisine kabyle :

Est une cuisine rurale, qui trouve sa richesse dans la diversité car elle change d'une montagne à l'autre. Aujourd'hui, la tradition et l'authenticité perdurent, mais une certaine modernité se mêle aux recettes d'hier surtout dans les repas quotidiens. En avant-propos, Farida Aït Ferroukh, ethnologue, évoque l'art culinaire kabyle dans sa tradition la plus authentique, remplaçant chaque produit de base ou recette dans son contexte sociologique pour retrouver la mémoire kabyle, ses symboles, ses rituels, le sens de ses fêtes...

I-4 La culture de la France :

Fierté du peuple français, la culture française mérite d'être découverte étant donné sa grande richesse. La richesse de la culture française est en partie due à sa diversité. En effet, la France est divisée en de nombreuses régions ayant chacune des spécialités propres.

Encore maintenant, la culture française influence le monde entier, que ce soit par sa littérature ou ses philosophes ou encore par sa gastronomie ou sa haute couture.

La culture française est ce qu'elle est aujourd'hui grâce à la naissance de la langue française et à l'enrichissement provenant des autres cultures. Aujourd'hui, face à la mondialisation, la France tente de conserver les richesses de sa culture.

C'est dans les différentes Académies françaises que la culture française est développée et enseignée: Académie des Beaux-Arts, Académie de musique et de danse...

I-4-1 La langue française :

Le français, langue officielle de la France tient son origine du latin, du grec et d'autres langues vernaculaires. Au dix-huitième siècle, le français est la langue officielle dans les cours européennes. Langue officielle du droit et de l'administration, la langue française a encore pris de l'ampleur grâce à la création de l'Académie française. En effet, elle acquiert là un vocabulaire et une grammaire normés.

Aujourd'hui, le français fait partie des six langues officielles reconnues par les Nations Unies. Elle est également la langue officielle du Vatican et de l'OTAN.

I-4-2 La littérature :

La littérature française est extrêmement riche et mondialement connue et reconnue. L'histoire de la littérature française commence au Moyen Âge avec la littérature courtoise. Poésies et romans se succèdent à cette époque. Rabelais, Rousseau, Montaigne, Racine, Molière, La Fontaine, Voltaire, Diderot et bien d'autres ont contribué à l'essor de la littérature française. Le dix-neuvième siècle possède également ses écrivains célèbres avec des auteurs tels que Zola, Flaubert, Stendhal, Hugo ou encore de Balzac.

I-4-3 Beaux-arts :

La France comporte un grand nombre d'illustres artistes peintres qui ont laissé une trace de leur passage dans les nombreux musées du monde entier. Parmi les plus célèbres peintres français, citons Renoir, Van Gogh, Monet, Cézanne, Degas, Manet, Poussin ou encore Toulouse-Lautrec.

Auguste Rodin est certainement le plus célèbre des sculpteurs français, avec Bartholdi ou encore Dalou. C'est au dix-neuvième siècle que la France connaît une grande production de sculptures. En effet, la bourgeoisie commande de nombreux monuments funéraires ainsi que des statues.

Nouvel ou encore Le Corbusier marqueront l'époque contemporaine de l'architecture française. Les nombreux châteaux français sont également des joyaux inestimables de l'architecture française.

I-4-4 La musique :

La France comporte un grand nombre d'artistes de variété. La chanson française contribue également à mettre en avant la langue et la culture française. De nombreux artistes se succèdent depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Citons notamment Gainsbourg, Ferrat, Nougaro, Hallyday, Montand et bien d'autres. La chanson française puise son inspiration dans la poésie et la littérature française. Ainsi, des auteurs tels que Baudelaire, Rimbaud ou encore Verlaine ont été des sources d'inspiration inestimables pour de nombreux artistes.

La musique classique connaît quant à elle des artistes tels que Berlioz, Offenbach ou encore Debussy.

I-4-5 Les musées :

Les richesses de la culture française sont précieusement gardées dans les différents musées du pays. Les musées français sont consacrés à une grande variété de thèmes.

C'est tout le patrimoine français qui est conservé au sein des différents musées.

Parmi les plus célèbres, citons le musée du Louvre. Il figure parmi les plus grand musées de Paris mais aussi du monde. Le musée abrite une grande partie de l'histoire de la France, depuis les rois capétiens jusqu'à aujourd'hui. C'est au musée du Louvre que nous le trouvons par exemple la célèbre Joconde de Léonard de Vinci.

I-4-6 Le luxe :

La capitale de la France, Paris, est souvent considérée comme la capitale mondiale de la haute couture, du luxe et de la mode. En effet, des artistes tels que Jean-Paul Gaultier, Christian Dior, Yves Saint Laurent, Christian Delacroix ou encore Louis Vuitton ont contribué à ce phénomène.

Le sud de la France se caractérise également par des villes luxueuses telles que Saint-Tropez, Monaco, Saint-Raphaël...

I-4-7 La gastronomie :

Depuis les somptueux banquets du Moyen Âge jusqu'à aujourd'hui, la cuisine française est mondialement réputée et vise à maintenir ses valeurs traditionnelles. La cuisine française est très diversifiée, chaque région ayant ses spécialités.

La gastronomie française est riche de ces diversités. Parmi les mets les plus réputés, citons le vin et le fromage. La France est en effet reconnue pour ses nombreux cépages.

La France comporte également de nombreux grands chefs étoilés dont le plus célèbre est sans doute Auguste Escoffier.

I-4-8 Les festivals :

Il existe de nombreux festivals dans les différentes régions de France. Festivals de musique, de théâtre ou encore de cinéma se déroulent chaque année. Le plus célèbre est sans doute le festival de Cannes, qui regroupe chaque année les acteurs les plus en vogue du monde entier.

Chapitre II

Chapitre II : Analyse :

II-1 L'interculturel est-il concept positif uniquement ?

Nous nous intéressons dans cette partie d'analyse sur les idées essentielles du livre qui parlent de l'interculturalité, nous allons voir dans l'analyse suivante les avantages et les inconvénients de l'interculturel de ce roman, afin d'atteindre le résultat de la problématique, nous recourons à la théorie de Claude Clanet¹.

II-1-1 Le mariage mixte :

Nous commençons par étudier l'impacte de l'interculturalité dans le mariage entre deux personnes de cultures différentes, nous définissons le mariage interculturel qui est un rencontre entre les cultures, l'interculturel conduit à une situation qui indique la présence d'une autre culture étrangère. Il y a un point important qu'il faut la citer c'est que dans la rencontre des personnes, la distinction est quelquefois source de la richesse culturelle et la compréhension ou le contraire, dans le mariage chacun des époux, vient avec ses croyances, ses goûts, ses désirs, sa manière de penser. Donc pour atteindre au développement dans leur nouvelle condition de vie, chaque époux doit se sacrifier pour faire taire certains de ses comportements, nous définissons cette situation ainsi qu'une intervention culturelle, l'interculturel a pour enjeu de réfréner la dimension violente mortelle de la culture aidant à ce que nous appelons «vivre ensemble» nous trouvons cela dans les parents de Khaled sont des immigrés dans : « *ses parents kabyles, installés en France entre l'ongle et la chair après l'indépendance.*»² p 10, Khaled a pu atteindre une place en France dans : « *Khaled, natif du Djurdjura ayant pu finir de hautes études en France.*»³ p 11, il a connu une beurette en France, il s'est marié avec elle dans : « *nous construisîmes notre nid sur un rivage de tendresse autour de son silence de poète, son regard discret, son geste mesuré et mes yeux qui saupoudraient la curiosité d'un noir de*

¹ Claude Clanet émérite Sciences Humaines, instituteur rural dans l'Algérie (1956-1957), étudiant à paris (INETOP) (1958-1960).

² Oulebsir Rachid, *le premier sera un garçon*, Frantz Fanon, 2016 : p 10

³ Ibid., p. 11

jais»⁴ p 10, la migration et l'intégration des kabyles avec les français, ce phénomène de l'immigration est un facteur qui a été produit de la colonisation française parce que les kabyles sont les premiers immigrés en France, refusant de la misère, des réfugiés fuyant les persécutions et la terreur, les différentes vagues d'immigration ont contribué à la diversification actuelle de la société française, l'anthropologue Mikhaël Elbaz a dit à ce propos que la migration des peuples est un phénomène intimement lié à la destinée humaine : « *Elle a constamment modifié la composition des peuples* » qui veut dire que l'interculturel donne l'intégration des peuples de différents pays et cultures.

II-1-2 Le développement de la kabylie :

Ici l'intégration de Khaled et ses parents avec les français a changé leurs mentalités, ils ont ouvert leurs yeux à un monde de modernité qui est la France, ils sont revenus en Kabylie pour un but, qui est le développement du village kabyle dans : « *le temps viendra à bout de tous ces anachronismes. Le pays finira bien par s'ouvrir sur la culture universelle.* »⁵ p 23, aussi dans : « *comment t'y prendre pour moderniser notre vie de vivre tout en protégeant nos coutumes ?* »⁶ p 32, parce que la kabylie a été détruit par le colonialisme français dans : « *la montagne perd son âme* »⁷ p 29, aussi dans :

Tala est silencieuse, le verbe s'assèche, la langue se perd, les murs craquellent, les poutres sont vermoulues, la galette sent le brûlé, les métiers à tisser sont raccrochés, les jarres des aïeux sont exposées sur les grandes routes, les abeilles refusent de butiner, les oiseaux ne chantent plus, les vaches ne vèlent plus, les filles vieillissent sans trouver de prétendants, les garçons ont peur de fonder leur foyer, la vie s'arrête.⁸

Aussi dans : « *l'âme kabyle se vend sur les routes nationales. Les vieux meurent emportant avec eux livres et mémoires, les bébés refusent de venir au monde, notre vieille société dépose son bilan.* »⁹ p 31. Nous passons maintenant à autre point dans le livre qui est le phénomène de haraga, l'auteur a cité : « *tout le monde veut fuir le pays.* »¹⁰ p 21, aussi dans :

Il me faut des papiers. J'aimerais partir d'ici, c'est l'enfer sans issue. J'ai une grand-mère qui a un vague lien avec la nationalité française, je vais creuser de ce côté-là. Le gus que je fréquente en ce

⁴ Oulebsir R, op. cit., p 10

⁵ Oulebsir R, op. cit., p 23

⁶ Oulebsir R, op. cit., p 32

⁷ Oulebsir R, op. cit., p 29

⁸ Oulebsir R, op. cit., p 31

⁹ Oulebsir R, op. cit., p 31

¹⁰ Oulebsir R, op. cit., p 21

moment a lui aussi des possibilités de me faire obtenir la nationalité française. Ils sont nombreux les jeunes qui déterrent les historiques liens de leurs grands parents avec la France coloniale.¹¹ p 17,

L'auteur indique ici le problème de négligence de quelques jeunes du pays qui pensent que la France est le paradis, et en même temps il montre un type d'échange culturel : haraga, mais ce type est plein de danger, parmi les points de l'interculturel dans ce livre que l'auteur a parlé l'échange culturel qui c'est le mariage blanc, nous avons trouvé cela dans: « ici j'étouffe. Un mariage arrangé me sauvera, m'ouvrira d'autres horizons, affirma l'étudiante. Il y aurait des mariages blancs même de ce coté de la méditerranée ?»¹² p 17, le maître Haddad Sabine¹³ dit pour le mariage blanc que

Les mariés sont d'accord sur la tromperie destinée à offrir la nationalité française ou un titre de séjour à l'un des conjoints. Nous ne pouvons parler réellement d'escroquerie sentimentale du point de vue des conjoints, puisqu'ici les deux conjoints sont volontairement fraudeurs et malhonnête en toute connaissance de cause. Ils sont de connivence, ne s'aiment pas et le savent. C'est un mariage pour les besoins de la cause fait entre deux complices. La volonté pour l'un est claire : frauder et tromper l'administration française et pour l'autre se procurer un revenu au noir sous la ceinture.» selon Aline Reynet ce mariage ne repose pas sur une volonté de se prendre pour mari et femme. Il est contracté aux seules fins d'obtenir un avantage professionnel, social, fiscal, successoral ou à des fins migratoires. Les époux ne se sont prêtés à la cérémonie du mariage qu'en vue d'atteindre un résultat étranger à l'union matrimoniale. . Cette union se caractérise par le défaut d'intention matrimoniale, ce que le droit analyse comme une absence de consentement. Les deux conjoints ont la même intention, mais dépourvue de la finalité propre au mariage, à savoir vivre ensemble, fonder un foyer. Qui veut dire que dans un mariage blanc les conjoints ne s'aiment pas mais s'accordent à utiliser l'institution du mariage pour servir une cause unique et bien précise : l'obtention de la nationalité française ou un titre de séjour pour le conjoint étranger.

Nous revenons au mariage mixte, et nous posons la question suivante : le mariage mixte ou le mariage interculturel est une sagesse ou une folie ? À partir de cette question nous verrons le résultat de ce mariage, s'il y a une compréhension et une coexistence entre le couple, et quel est le regard de l'autre ? Ces mariages mixtes, est-ce bien raisonnable,

¹¹ Oulebsir R., op. cit., p 17

¹² Oulebsir R., op. cit., p 17

¹³ Avocate, spécialisée depuis 28 ans en divers contentieux familiaux, civil, penal. Travail, étrangers. Enseignante- formatrice.

quand le voyage est si difficile dans : « *c'est pire que lghorba, les hommes partaient en France mais ils revenaient au moins tout les deux ans* »¹⁴ p 75, d'ajouter la difficulté de cultures dans : « *Tilawin, les femmes n'y vont pas ? La tradition est ainsi faite. Le souk est l'espace des hommes. Les femmes n'y entrent pas. Votre génération brisera sans doute toutes ces barrières insensées.* »¹⁵ p 23, les langues dans : « *mais une jeune femme parisienne pouvait-elle si simplement communiquer avec un vieux paysan de montagne qui a grandi dans une société où la mixité fonctionne avec ses règles et ses codes masculins ?* »¹⁶

p 63, religions différentes ? L'auteur n'a pas cité les religions du couple mais il est claire que la religion de Khaled c'est l'Islam et la religion de la parisienne c'est la christianité, selon Maïten Cazanove ces jeunes couples rétorquent par leur choix : quand le monde devient un village, est-ce bien raisonnable de ne pas regarder plus loin que le seuil de sa maison ou le bout de la rue ? Sagesse ou folie... à chacun de conclure. Mais l'étrange étrangeté de l'autre, sa radicale altérité, n'est-elle pas de toute façon présente dans toute rencontre ?

Un mariage mixte est d'abord un mariage, avant de nous interroger sur ce qu'il y a de spécifique dans l'expérience de ces couples d'origines différentes, regardons ce qu'ils ont de commun avec tous ces couples qui, aujourd'hui, se marient. On se marie, explique la sociologue Irène Thery pour le bonheur de se marier car le mariage n'étant plus la seule voie pour vivre en couple, il est valorisé parce qu'il peut être désiré. Il demeure, selon elle, la seule institution qui lie l'amour et le toujours, cela dans le passage que nous avons trouvé : « *Khaled me couvait du regard ; ses yeux me clignaient son amour.* »¹⁷ p 9

Quand nous les invitons à parler d'eux, ils ne sont guère bavards dans : « *Khaled mon compagnon a la parole rare* »¹⁸ p 10, ces jeunes couples issus de deux cultures différentes, L'ouverture, l'acceptation d'autres cultures seraient-elles complètes dans notre société, dans nos familles ? Ou bien faudrait-il encore se protéger de jugements, d'étonnements, vécues comme autant de blessures ? C'est ce qu'exprime avec force

¹⁴ Oulebsir R., op. cit., p. 75

¹⁵ Oulebsir R., op. cit., p. 23

¹⁶ Oulebsir R., op. cit., p. 63

¹⁷ Oulebsir R., op. cit., p. 9

¹⁸ Oulebsir R., op. cit., p. 18

une jeune femme de paris que l'auteur a dit dans : « *ta beauté illumine le village...je rougis, fortement troublée par l'obligeance de la potière.*»¹⁹ p 24, aussi dans : « *elles sont pressées de te connaître mes filles...j'aimerais me présenter à toutes les femmes du village...vous êtes ma grande famille désormais*»²⁰ p 25

II-1-3 Les remarques de l'autre :

Ce n'est pas l'expérience intime qui pose problème. Comme tous les couples contemporains, les couples mixtes estiment que leur amour est de l'ordre du privé. Ce qui pèse, c'est le social, quand cette mixité est rendue visible par la couleur de la peau par exemple, dans d'autres couples mais l'auteur n'a pas cité ce problème, il a parlé d'un autre obstacle qui est de faire des enfants, et surtout d'accoucher un garçon et non pas une fille, parceque la parisienne souffre de la stérilité dans : « *il te faudra au moins un garçon, si tu veux garder ton mari, attaquas Baya portant un gâteau à la bouche. Je choisis de me taire. J'en avais vu et entendu de ce genre de remarques mi-sucrées mi-salées.*»²¹ p 25 l'auteur ici veut indiquer la différence entre le couple du monde arabe et le couple du monde occidental que ce dernier n'ont pas la mentalité d'accoucher dès la première fois un garçon, donc ce qui fait problème, ce qui fait souffrance, c'est le regard de l'autre, regard réellement rejetant, évitant ou ressenti comme tel après de douloureuses expériences.

II-1-4 La langue :

La communication à l'intérieur du couple est aussi importante que difficile pour tous les couples. En fait, écrit Augustin Barbara, il est demandé à chaque conjoint d'apprendre l'univers de l'autre, d'apprendre éventuellement sa langue, s'il veut percevoir encore plus sa personnalité et l'auteur a écrit pour ce point de la langue : « *proposai-je dans un kabyle approximatif.*»²² p 25. Le dialogue régulier est un acte qui réclame beaucoup de volonté réciproque. Traducteur de l'autre, chacun est aussi son interprète. Ces propos concernent ici les couples mixtes. Il est clair qu'au sens figuré, tous les couples peuvent s'y retrouver.

¹⁹ Oulebsir R., op. cit., p. 24

²⁰ Oulebsir R., op. cit., p. 25

²¹ Oulebsir R., op. cit., p. 25

²² Oulebsir R., op. cit., p. 25

L'avantage des couples mixtes, c'est que les questions se posent d'emblée. Difficile de les éluder. Elles s'imposent et il faut les prendre à bras le corps pour les résoudre. La force des couples mixtes est dans cette obligation de parole dans : « *il faut parler kabyle souvent, c'est bien charmant de ta bouche de parisienne* »²³ p 23. La différence de culture, explique Augustin Barbara, agit comme une loupe qui grossit les difficultés et les espérances de tout couple. Les unions mixtes ont souvent un temps d'avance. Les crises arrivent plus vite. Mais la volonté de réussir est aussi très grande.

II-1-5 Procréation des enfants :

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille applaudit à grands cris..., écrivait Victor Hugo. L'arrivée de l'enfant, dans les couples mixtes, convoque autour du berceau, les familles émues qui oublient leur réticence à un mariage qui les déroutait... Parfois les kilomètres empêchent une proximité souhaitée dans ce moment si particulier dans : « *une lancinante solitude envahit le fond de mon âme. Je pensais à mon couple, à Khaled, mon compagnon qui ne pouvait avoir d'enfants à cause de moi.* »²⁴ p 21

Ce problème de ne pas pouvoir et avoir des enfants est un obstacle de l'échange culturel parce que la présence des familles se fait aussi plus symbolique : comment se prénommera l'enfant ? A quelle nationalité, à quelle tradition se rattachera son prénom ? Chaque couple cherche sa réponse. Fleurissent les doubles prénoms, un pour la culture paternelle, un pour la culture maternelle.

De nos jours, le monde est caractérisé par l'esprit interculturel en ce sens que tout est mis en œuvre pour favoriser l'ouverture et la tolérance entre les individus, comme pour dire que l'amour demeure un sentiment inéluctable qui peut unir deux personnes de race différentes, il est un lien primordial où la rencontre avec l'autre peut se réaliser. Dans l'interculturalité, la nous avons affaire toujours à au moins deux cultures différentes, cependant dans la vie, lorsque nous sommes amenés à rencontrer ou à travailler avec des personnes de cultures différentes, nous pouvons voir de très bonnes relations à force de bonne volonté et de communication, de même, il arrive que nous la s'acceptons et s'aimons malgré les différences, en revanche il existe souvent des risques de choc du fait

²³ Oulebsir R., op. cit., p. 23

²⁴ Oulebsir R., op. cit., p. 21

de manque de connaissance des habitudes de l'autre, car chaque culture a sa spécificité, les sujets vivants de différentes cultures doivent connaître leur culture et celle des autres, mais au-delà de tout il doit exister un point commun aux différentes cultures.

La rencontre interculturelle suppose un échange entre personnes ou groupes de personnes de différentes cultures qui permet une cohabitation harmonieuse, elle va au-delà de la multiculturalité qui est une coexistence de plusieurs cultures se limitant à une juxtaposition, elle se base sur l'interaction entre des groupes, des individus, des cultures diverses, l'identité singulière, la prise en compte de l'individu dans sa diversité est centrale dans l'interculturel.

L'interculturalité permet de dépasser une conception mosaïque de celle-ci, c'est-à-dire une conception dispersée, et de repenser un projet commun du vivre ensemble sur un territoire donné. Elle encourage l'ouverture de l'autre, l'acceptation de celui-ci dans sa différence. Or nous savons que lorsque nous accueillons l'autre, il vient avec tout ce qu'il possède comme richesse et faiblesse. Et c'est du choc des idées et des cultures que jaillit l'étincelle de lumière, car chaque peuple a besoin de l'autre pour mieux avancer.

L'échange des cultures est nécessaire, car, personne n'a tout ce qu'il lui faut pour émerger dans la vie au point de ne pas avoir besoin de l'autre, chacun a toujours besoin de quelque chose chez l'autre et a toujours quelque chose à donner à l'autre, il est donc question de l'interdépendance. Ce qui invite à la modestie. L'entraide entre les peuples devrait être une ambition en ce sens que cet esprit permettrait à la culture des peuples d'entrer en confrontation entre eux. Il faut souligner que l'identité d'une culture ne se révèle et ne se renforce qu'en se frottant à une autre, voir en se démarquant.

Il faut toutefois avouer que marier une personne d'une autre culture peut également comporter des obstacles dont le plus important est le choc culturel. Il est clair que vivre quotidiennement sous le même toit avec quelqu'un revient à faire des compromis et, dans certains cas, à mettre en veilleuse une partie de sa propre culture, en effet, dans une vie conjugale, nous nous trouvons relativement dans l'obligation d'accepter les us et coutumes de l'autre dans : *« j'avais mis ma robe kabyle de soie blanche aux multiples lisérés. Mes rondeurs bien en vue me gênaient quelque peu. Chrifa me proposa une fouta aux rayures orange et noire. Tamazirt est étrangement vide, dis-je. Comme ça, tu es une véritable*

montagnarde □ »²⁵ p23, avec leur cortège de renoncements voire d'oubli de soi. Et elle nous s'attend toujours à ce que cela soit toujours réciproque. Si l'avantage de se brassage et d'en apprendre davantage sur les grandes différences et, en passant, sur les qualités sous-jacentes à une autre culture, cela nous permettra également d'adopter une distanciation critique sur nous-mêmes et sur nos valeurs intrinsèques. Par contre, là où le bas blesse, c'est lorsque l'ouverture, dont nous faisons montre, n'est pas réciproque. Et nous nous positionnons en permanence dans une attitude de réceptacle. C'est pour dire que l'entente d'un couple mixte passe aussi par la valorisation des traditions et des croyances de chaque partenaire. C'est dans cette perspective que nous comprenons l'échec de Mireille dans...explication de passage.

Le mariage nécessite sans doute l'existence d'un mutuel et sincère, chacun devrait y trouver sa place et s'y sentir à l'aise à tous les niveaux. Si des frictions et autres malentendus sont inévitables de temps en temps comme dans toutes les interactions interpersonnelles, force est de constater que, dans un mariage reliant deux individus aux cultures différentes, «le rendez-vous du donner et du recevoir» cher à Senghor doit demeurer un crédo biblique des deux partenaires.

Voltaire dira dans le même sillage : « *je ne partage pas tes opinions, mais je suis prêt à donner ma vie pour te permettre de les exprimer et de les vivre librement* »²⁶ 87.

Ce qui signifie que la relation interculturelle est un facteur essentiel de l'intégration dans la mesure où celle-ci permet une reconnaissance mutuelle dans un groupe pluriel. Elle renforce ainsi la volonté de chacun à faire sa place et aux autres de faire à chacun une place d'où l'acceptation de l'autre.

Dans le même élan, Mohammed El Jirari affirme, lors de la deuxième édition du Forum mondial sur les civilisations et la diversité culturelle que : « *le dialogue entre les cultures ne peut se réaliser sans l'acceptation de l'autre, avec ses spécialités, son patrimoine, sa religion, son identité et ses différences* »²⁷ 87

Partant de cette affirmation, nous pouvons dire que l'acceptation de l'autre nécessite d'abord la reconnaissance de la diversité culturelle. Pour ce important d'aller vers l'autre, de le rencontrer en vue de découvrir qu'il est. A partir de ce moment, l'autre ne sera plus

²⁵ Oulebsir R., op. cit., p. 87

²⁶ M. Abdallah-Preteuille, Education et communication interculturelle. Paris, PUF, 1996.

²⁷ Forum mondial sur les civilisations et la diversité et la diversité culturelle.

un inconnu, mais une personne qui nous ressemble, une personne à côté de qui nous le pouvons se sentir à l'aise ou du moins une personne à respecter.

Ensuite, pour parvenir à l'acceptation de l'autre, il est souhaitable de cultiver en soi la tolérance, une quantité qui nous permettra de pouvoir supporter autrui tel qu'il est avec ses talents et ses limites et de considérer que nous tendons tous vers un seul but : le bonheur. Dans cet élan, Amadou Lamine Salle dit ceci : « *nous sommes tous devenus des citoyens du monde, même sans le vouloir ou malgré nous. Et c'est bien cela la chance de notre humanité, si chaque femme, chaque homme, chaque civilisation comprend que nous avons le même destin.* » 88.

Somme toute, le mariage mixte peut être à la fois comme indice d'assimilation et comme symbole de métissage culturel, de trait d'union entre les peuples et cela ne peut se faire qu'avec l'acceptation de l'autre comme nous l'avons souligné plus haut.

En outre, le couple interculturel peut être vu sous le signe du métissage culturel qui peut aussi être interprété comme humanisme en ce qu'il prépare les esprits à la reconnaissance de l'autre.

En effet, nous constatons que les individus impliqués dans une union mixte développent une capacité à transcender les frontières légales et symboliques. Ces couples ont effectivement la possibilité de contribuer à un changement social en devenant des forgerons transculturels qui travaillent quotidiennement à créer de nouvelles clefs nécessaires à la rencontre, des êtres capables de traverser les frontières culturelles pour construire des passerelles d'intercompréhension entre les différentes cultures.

Le métissage culturel évoque le phénomène des mélanges ou des croisements qui existe tant sur le plan ethnique que culturel. Le métissage ethnique concerne la rencontre de différents peuples mais aussi le mélange des sangs, d'un point de vue social. Quant au métissage culturel qui est une notion employée dans de nombreux domaines tels que la littérature, l'art ou la mode, elle signifie le libre mélange des genres, sur fond de mélange des couleurs de peau. Elle est liée à une unification culturelle.

De ce qui précède, il convient de dire que le métissage culturel désigne le mélange ou l'assemblage de plusieurs cultures différentes les unes, des autres ou des modes de vie différents ; il a des dimensions politique, économique, artistique, voire généralement littéraire. Le brassage des peuples a donné lieu à des multiples mélanges. De ce point de vue, le métissage apparaît comme le croisement entre différentes races. Il revient à dire qu'il est le mélange des grands groupes de couleur entre lesquels se repartit l'espèce humaine.

Cependant, il faut remarquer que la notion même du métissage est souvent ambivalente et confus. Comme le souligne François Laplatine et Alexis Nouss « *le métissage est une pensée de la désapprobation, de l'absence et de l'incertitude.* »¹. ce terme suppose bien souvent la coexistence d'éléments hétérogènes qui sont en perpétuelle tension, loin du sentiment de plénitude et d'une identité stable. Il caractérise par l'inattendu, l'énigmatique, l'elliptique par des jeux de glissement, de plis et de replis qui demandent

¹ François Laplatine et Alexis Nouss, *Métissage, d'Arcimboldo à zombi*, Paris, Pauvert, 2001.

une approche plus que confortable². C'est d'ailleurs ces confrontations que nous analyserons à travers le couple mixte de notre corpus qui met en évidence aussi bien le métissage biologique que culturel dans : « *Paris n'est pas le Djurdura* □ *Elle aurait fait un enfant avec quelqu'un d'autre* □ ... *Ne me prend pas au mot. Je veux dire qu'elle pouvait aller à l'hôpital pour se faire semer la graine de quelqu'un d'autre.* »³ p 27. Ainsi, l'auteur essaie de soulever à travers sa trame la question épineuse du métissage.

Le métissage devrait alors constituer la superstructure, le récit fondateur d'un monde nouveau. Il faudrait peut-être que tous les humains prennent conscience de ce fait, afin d'éviter toute animosité et toute discrimination. La stérilité ne doit pas consister à diviser, mais plutôt à rassembler. Allan dans ce sens, nous pouvons convenir avec Virgil Elizondo que : « *l'humanité, si elle doit survivre a besoin, de trouver une nouvelle manière de traiter les différences culturelles. Là réside la contribution du métis d'aujourd'hui : manifester en sa propre personne que le mélange racial ne conduit pas nécessairement à la construire* »⁴.

A travers ces propos, nous nous rendons compte qu'il peut y avoir à travers le métissage ethnique ou culturel une relation que nous ne pouvons rejeter du revers de la main. Force est de constater que le métissage ethnique offre une figure des rencontres culturelles. Ainsi, à travers les différentes relations qui existent entre les cultures, nous devons arriver à un métissage plus élargi. C'est dire que du métissage ethnique le monde doit évoluer vers le métissage culturel qui pourrait créer une humanité nouvelle. Mais il faut reconnaître que cette forme de métissage suscite encore des questions relatives aux limites de l'ouverture à l'autre si nous tenons compte de l'attitude des entourages des couples mixtes.

Les questions du métissage comme rejet soulevé par l'auteur de notre corpus nous fait penser à Senghor pour qui la culture, n'est ni une distraction, ni un ornement. C'est un mouvement oscillatoire, dialectique, à la fois centrifuge et centripète, qui réalise l'homme intégral. Le métissage culturel représente un processus où est mis en facteur commun race, langue, culture, Senghor définit le métissage comme : « *une épistémologie qui permet de*

² Alain Montandon in préface de *Métissages Littéraires*, Actes de XXII Congrès de la société Française de Littérature Générale et Comparée, Saint-Etienne, 8-10 septembre 2004 Sous la direction d'Yves Clavaron et Bernard Dieterle. 9.

³ Oulebsir R., op. cit., p. 27

⁴ Virgil Elizondo. *L'avenir est au métissage*, Paris, Mame-Edition Universitaire, 1987, p. 156

comprendre le développement organique des civilisations dans la Caraïbe, en Amérique latine, en Asie, et surtout dans l'Eurafrrique.»⁵.

Le métissage culturel dans la perspective de Senghor est le projet de bâtir la civilisation de l'universel, grâce à la complémentarité et à l'affinité des génies nationaux. Comme il le souligne, « *le métis, qui sera l'honnête homme l'honnête femme de cette civilisation future, est déjà le visionnaire inclassable d'aujourd'hui fort de son choix de ne pas choisir.* »⁶, il voit dans le métissage biologique, un moyen pour accéder à un métissage culturel car, à travers lui, c'est non seulement toute une civilisation nouvelle qui se met en place mais également ébauche un dialogue entre les peuples : « *au-delà d'un possible métissage biologique- qui était réel à Gorée et Saint-Louis du Sénégal, [...] il est question, essentiellement, d'un métissage culturel. C'est ce sentiment communautaire qui prévaut dans toutes les rencontres francophones.* »⁷, cette vision qu'a Senghor du métissage biologique et culturel n'est pas toujours perçus dans le couple mixte de notre corpus car, le métissage au lieu de créer une relation syncrétique, divise plutôt.

Cela dit, il est nécessaire de souligner que le métissage culturel ou ethnique semble être un moyen pour briser les frontières qui existent entre les nations et les races. Il se pose ainsi comme le vecteur d'une construction positive entre toutes les races humaines. Il engendre un dialogue pour la renaissance d'un monde meilleur. Senghor à travers le concept de la stérilité prône également le mélange des cultures. Quand nous considérons réellement les regards mouvements de l'humanité, nous pouvons dire que nous sommes tous les métis de quelqu'un. Tout être humain devrait non seulement se considérer comme un métis biologique ethnique mais surtout culturel. Car ce métissage est la reconnaissance d'une exposition à la fois cruelle et fructueuse avec des sensibilités autres.

C'est la sensation soudaine face à un autre très grand alors que nous nous sentons petit et dominé. Il serait intéressant d'apprendre à exploiter ce que l'autre offre, comme une chance, même si elle semble séparatrice, mais en même temps, s'ouvre sur un horizon à l'infini. Les auteurs tels Senghor, Césaire pour n'en citer que quelques-uns ont bien compris le message : celui de l'avènement d'un monde nouveau. C'est bien grâce aux

⁵ Sylvie Kandé. Remarques liminaires in Discours sur le Métissage, Identités métisses. Paris, l'Harmattan, 1999, p. 28.

⁶ Léopold Sédar Senghor, «Marc Chagall et l'art nègre», Liberté 3, Négritude et civilisation de l'universel, Paris, Seuil, 1977, p. 259.

⁷ Léopold Sédar Senghor. Pour un humanisme de la francophonie : «Liberté III», Paris, Seuil, 1977, p. 547.

brassages des cultures que nous avons appris à nous exprimer en d'autres langues et cela constitue un avantage dans nos sociétés actuelles.

Senghor soutenait le fait qu'il fallait être des métis culturels car le métissage culturel est pensé, il intègre toute une dimension du possible, laissant la part belle au réel, à la surprise et à l'indescriptible dans la rencontre humaine. Et pour cause, toutes les grandes civilisations ont été des civilisations de métissage. Le métissage culturel est donc porteur de fécondité de la multiculturalité. Les groupes humains vivent les uns et les autres sur un même territoire.

A travers la présence des uns auprès des autres ils se mêlent et les langues, les us et coutumes, les symboles, les cultures sans oublier les corps. Même s'il n'existe pas un métissage culturel sans perte et sans différence, il est nécessaire de reconnaître qu'il apparaît comme une valeur porteuse de ressources nouvelles. Car le métissage invite à une reconnaissance réciproque et s'oppose à la fermeture, au chauvinisme et à la discrimination radicale et totale. La sève étrangère ne peut qu'être une richesse à la création d'un nouveau monde par des relations interculturelles. Elle apparaît comme une nécessité, la construction d'une oasis de fraternité et de justice sociale. Il ne sert vraiment à rien de s'enliser dans une culture séparatrice qui ne fait qu'éloigner et déduire. Séverine Calza et Vanina Vincensini expliquent :

Le phénomène de l'isolement des pays et des peuples est périmé. Le monde se transforme en archipel où tous les peuples se rencontrent et se mélangent. Il se produit alors quelque chose que personne n'avait prévu : le métissage qui est en train de devenir le premier signe déterminant du monde à venir. Ce métissage ouvre un horizon à l'émergence d'une culture composite qui pourrait aboutir à une nouvelle identité, composite elle aussi, fondée sur des racines multiples. Chaque homme sentira qu'il est à la fois lui-même et l'autre et qu'il ne pourra s'accomplir qu'à travers cet "autre". C'est là que réside notre espérance d'une humanité nouvelle et d'un sens nouveau de l'être humain. Dans cette perspective, l'accroissement de l'immigration revêt une signification essentielle : c'est un exode de la patrie du moi vers celle de l'autre. Nous allons inexorablement vers toujours plus de métissage, il ne peut pas être autrement... et vers une seule patrie, celle de l'humanité.⁸

Ainsi, le métissage culturel est la conjonction des efforts de toutes cultures qui clamera la destruction des complexes de supériorité et d'infériorité d'une part et d'autre part, les ethnocentrismes et les égocentrismes. Il représente le brassage racial, culturel, intellectuel et économique qui permettra à la société de franchir une autre phase de son

⁸ Par Séverine Calza, Vanina Vincensini- Sciences Politique Paris, Première partie du compte-rendu de l'intervention de Michel Agier (anthropologue, EHESS) dans le cadre du cours «Brésil, la diversité comme identité»-lundi 17 mars 2003- (http://coursenligne.sciences-po.fr/2002_2003/bresil/detail_seances.htm).

évolution. Le métissage est aujourd'hui un mot positif, à l'opposé des idées d'abâtardissement ou de dégénérescence. Au contraire, il s'agirait plutôt de régénérescence, de vitalité nouvelle amenée par du sang neuf, par la rencontre de cultures différentes.

Le principal problème des rencontres interculturelles ne doit pas se situer sur le plan racial car côtoyer des personnes d'origines différentes apporte non seulement un enrichissement personnel au quotidien mais également au sein de la société. Chaque peuple devrait vivre cette expérience au sein d'un groupe multiculturel pour voir sa portée positive. Il serait nécessaire que nous essayions de connaître un peuple avant de le juger car toutes les sociétés ont beaucoup à gagner dans ces échanges interculturels.

Certes, Cheikh Hmidou Kane voit dans ce métissage culturel «un effort pathétique» dont les personnages de l'Afrique ambiguë illustrent l'impossibilité à ses yeux. Aux antipodes de cette conception critique, nous pouvons considérer que la notion de métissage culturel mérite d'être traitée avec intérêt par ceux qui s'interrogent sur les modes d'interactions culturelles qui permettent de tendre vers une relative harmonie sociale dans des sociétés pluriculturelles. En fait, avec la sociologue brésilienne Rosisca Darty nous considérons que : « *le métissage culturel est un laboratoire de ce qui pourrait être exemplaire pour le monde de demain.* ». ces considérations nous mènent donc à partager l'analyse de François Laplatine et Alexis Nouss qui soulignent dans la préface de leur ouvrage consacré à ce thème, métissages d'Arcimboldo à Zombi, la dimension profondément éthique de ce processus culturel et politique. Sur le plan philosophico-politique ils soutiennent en effet, qu' :« *entrer en métissage, c'est aujourd'hui entrer en résistance contre l'oppression de l'Un.* ». Et sur le plan éthique ils le voient comme « *un humanisme pour notre modernité* »⁹

Plus spécifiquement, dans le contexte d'un couple mixte, le concept de métissage culturel semble particulièrement adopté. Face au défi de la rencontre avec l'autre, la voie qu'offre le métissage culturel n'est peut-être pas la seule, mais semble particulièrement approprié pour l'union d'un couple mixte, dans laquelle, la notion de réciprocité dans l'échange est une valeur fondamentale. En outre, le mariage mixte est une véritable geste de reconnaissance et pourrait contribuer à favoriser l'harmonie interculturelle.

⁹ François Laplatine et Alexis Nouss, *Métissages de Arcimboldo à Zombi*, Paris : Pauvert, 2001 p. 14

Le couple mixte sert à faire l'idée d'harmonie interculturelle, dans la mesure où ce serait toujours un représentant d'une société qui rencontrerait une représentante d'une autre société.

Somme toute, le couple interculturel correspond au mélange, puisqu'il est l'union de deux individus différents. Dans le monde aujourd'hui, il nous d'urgence une nouvelle manière de voir et d'agir. C'est tout l'enjeu de l'interculturel. Que la culture n'alimente plus la violence et la guerre, mais qu'elle nous aide à vivre ensemble. Ainsi, le couple interculturel peut contribuer à une plus grande ouverture. La finalité principale d'une telle union est d'apprendre à des personnes de cultures différentes à communiquer entre elles, à mieux se connaître et à se découvrir au-delà des préjugés, des stéréotypes et des clivages entre leurs cultures d'origine. En clair, le couple mixte peut participer au dialogue des cultures pour parer une discorde et désordre universels le monde.

Cependant la différence qui a attiré les conjoints d'un couple interculturel l'un vers l'autre a aussi provoqué réticence, rejet ou étonnement de la part de leurs proches et amis, de la société environnante. Le regard des autres et le poids culturel transforme leur union. Sur ce, le mariage mixte devient une ménage instable auquel a traité l'instabilité des couples mixtes. L'un des problèmes majeurs que l'auteur de notre corpus dénonce à travers sa œuvre est la question de l'instabilité des couples mixte. Ils montrent en effet les difficultés liées à l'union de deux personnes de cultures différentes.

Si les unions mixtes n'aboutissent pas, c'est en partie à cause des poids des réactions extérieures. Nous pouvons remarquer que l'instabilité de couples mixte s'est faite de façon graduelle. Elle est liée un faisceau d'obstacles socio-culturels.

Le mariage mixte permet de s'apercevoir que tout mariage n'est pas seulement l'affaire intime de deux individus. Il est un événement social et agit par ondes successives sur l'ensemble du tissu social en le modifiant.

En effet, semblant à première vue une affaire privée entre deux êtres, le mariage mixte apparaît comme un danger pour la cohésion sociale. L'individu étranger qui touche un élément du groupe apporte du différent, vécu parfois comme une souillure par tous les membres de la collectivité.

A travers ce qui précède, il va sans dire que dans le couple mixte, l'un ou l'autre souffre de l'attitude négative des proches, à la différence de culture, ou de coutume qui

creuse un fossé immense. Cela dit, il faut souligner que dans ces conditions, la culture et les coutumes sont généralement le centre de l'incompréhension. Ceci, traduit toute l'incertitude qui existe dans le mariage qu'il soit mixte ou pas. D'ailleurs, force est de constater que s'il y'a instabilité dans un couple mixte à cause des proches, ce n'est pas seulement parceque l'autre vient d'ailleurs mais aussi et surtout parcequ'il voit en cette relation, une honte et une injure à leur égard à cause de la différence. A cela s'ajoute l'intolérance, la peur de l'autre, rejet de l'autre, qui soulèvent la question du rapport aux autres qui peut se décliner sur des mécanismes d'exclusion sociale.

La calomnie envers les étrangers révèle bien souvent des opinions préconçues qui tendent à les condamner et à tenir leur image cela dans : « *chez eux, quand on s'aime, on se donne entièrement. La virginité, ça n'a pas tant de valeur aux yeux du jeune homme qui a grandi en France.*»¹⁰ p 68. En effet, le concept de préjugés est fondamentalement déterminé par ses connotations normatives. Sous ce rapport, les préjugés se construisent sur des idées fausses, des informations erronées, les généralisations abusives, de la rigidité et de l'inadéquation. La différence entre un préjugé et un jugement n'est cependant que de degré, en ce sens que les jugements ne sont pas immunisés contre l'erreur en matière d'hypothèses initiales, d'informations, de généralisations. Si le jugement se réfère des marges d'erreur, le préjugé, lui, se veut un jugement absolu. Par contre, les préjugés ne se distinguent des autres attitudes ou jugements ni par une structure interne foncièrement différente, ni par un caractère spécifiquement défectueux de leur processus d'élaboration : ils s'en distinguent au premier chef par leur indésirabilité sociale.

Dans cette perspective, le concept de stéréotype s'avère plus ouvert pour appréhender toute la gamme des variations, des jugements distanciés aux attitudes préconçues et aux jugements positifs et négatifs. Ainsi, le préjugé pourrait être considéré comme l'une des premières formes du racisme en ce sens qu'il est fondé sur des rumeurs et des idées toutes faites pour déstabiliser l'autre. Michel Wieviorka est bien de cet avis, lui qui explique que : « *le porteur de préjugé non seulement juge l'autre de façon prédéterminée, mais encore n'est guère affecté, ou pas nécessairement, par ce qu'apporte l'expérience vécue ou la rencontre avec lui.*»¹¹

¹⁰ Oulebsir R., op. cit., p. 68

¹¹ M. Wieviorka. Le racisme, une introduction. Paris, La Découverte, 1998. P. 58

Par faute de connaissance, par ignorance, certains se basent sur les préjugés afin de mieux dénigrer l'autre dans sa différence. Aussi, le dénigrement apparaît-il comme une manifestation du rejet de l'autre. Cet aspect de la xénophobie est mis en exergue dans la représentation des couples mixtes dans les textes étudiés.

En effet, l'auteur de notre corpus exploite à bien des égards ce thème. Ainsi, l'étranger est perçu comme celui que nous ne connaissons pas. De fait, le couple mixte est stigmatisé parce que l'un des partenaires apparaît dans un milieu différent du sien et est considéré comme étranger selon un double point de vue : culturel.

Et en ce sens que nous pouvons comprendre l'attitude suivante dans ce livre : « *Emigrée, transformée, je pris place maladroitement derrière la trame de laine et de coton. Chrifa guidait mes gestes hésitants. Je passai un premier fil sans encombre puis un second.* »¹² P80 aussi dans : « *les français apprennent chez les montagnards kabyles, c'est le monde à l'envers.* »¹³ p 80.

L'idée sous-jacente est que nous pouvons dire sans chercher à côtoyer les autres. Toute société a besoin de mêler ses connaissances et sa culture à d'autres car la vie quotidienne met les êtres humains en relation avec d'autres. Mais il faut dire que les rencontres entre les cultures ne se passent pas toujours bien à cause des préjugés qui empêchent la réalisation effective de ces échanges culturels. C'est à cette situation qu'est confronté le couple mixte de notre corpus. Il est rejeté sur la base de la nationalité, de la culture. Il est victime des attitudes désobligeantes de la part des communautés d'accueil qui n'arrêtent pas de tenir des discours aux contenus ethnocides à leur égard. Ils mettent tout en œuvre à travers la rhétorique pour légitimer une idéologie raciale et xénophobe. C'est dans ce sens que nous pouvons comprendre les propos de Hadj Meziane dans le passage suivant : « *Après l'amour, seul l'euro compte, s'insurgea Hadj Meziane qui narra une énième fois le cas de la femme qui travaille en France et dont le mari garde les enfants en Kabylie.* »¹⁴ p 108

Il s'agit en fait de ces idéologies extrémistes productrices elles-mêmes d'autres extrémismes meurtriers. Les cas d'intolérance, sont si nombreux qu'il serait superflu de les citer tous dans le cadre de cette étude. Il semble que qu'un des facteurs explicatifs des

¹² Oulebsir R., op. cit., p. 80

¹³ Oulebsir R., op. cit., p. 80

¹⁴ Oulebsir R., op. cit., p. 108

idéologies racistes sont des stéréotypes. Nous pouvons dire donc convenir avec de Margarita Sanchez Mazas pour dire : « *la distinction entre l'Autre et l'Etranger renvoie à celle qui peut être établie entre altérité et xénophobie comme forme de non-reconnaissance relevant de deux sphère distinctes, de deux modes de constitution différents.*»¹⁵

En somme, nous nous rendons compte que le dénigrement de la culture de l'autre n'est pas fortuit au sens où il est fait dans le but de le déstabiliser et lui montrer qu'il est en terre étrangère. Cependant il faut signaler que les autochtones à force de tenir des discours racistes et xénophobes, finissent par tomber dans une autre forme de sentiment d'exclusion qui est la haine.

¹⁵ Margarita Sanchez Mazas. Racisme et xénophobie. Paris : P.U.F, 2004, p. 33

L'hostilité à l'égard des étrangers parcourt tout le spectre des possibles, depuis les mécontentements, les insultes jusqu'aux actes de violence. Bien souvent, elle se caractérise par la haine doublée d'une colère intense et d'un désir malveillant en ce sens nous avons trouvé dans ce roman : « *indifférente, elle ne répondit pas, choisissant de prodiguer un ultime conseillère et ta femme est si belle. Ne mange surtout pas chez n'importe qui, dit-elle, l'œil inquiet.* »¹ p 39. La manifestation de la haine se trouve à travers toutes les époques de la même manière sauf que ce sont les cibles qui changent.

Dans chaque société, la haine envers l'Autre semble d'autant plus forte que nous nous demanderons bien pourquoi l'existence d'un tel sentiment. Rappelons que les causes de la haine envers les étrangers sont diverses : tout d'abord, elles semblent être la plupart du temps, la hantise du mélange des peuples et des cultures. Les autochtones ont peur du métissage culturel et ethnique qui remet en cause leur identité nationale. Ensuite, vient le fait de la colonisation qui a institué la domination d'un peuple sur un autre. Les autochtones ont tendance à considérer les étrangers comme des êtres inférieurs. Par la haine, ils expriment la négation de l'existence de ces derniers. Parceque haineux, loin de se soucier du mal qu'ils causent à leurs victimes, ils s'en réjouissent plutôt. Nous croyions que le simple fait, de leur accorder une importance est une insulte ou une dégradation à leur égard.

D'où les sentiments antipathiques qui surviennent chaque jour. Quelquefois, la haine envers l'étranger est si forte qu'elle se transforme en un refus catégorique de celui-ci. Michel Tournier décrit le processus suivant : « *A l'origine il refuse d'envisager autrui comme possible, d'accepter les lois de l'altérité. L'autre n'est qu'un support à ses fantasmes, un moyen pour se réaliser. Il n'est qu'un reflet dans lequel il se mire, et quand l'être autre surgit dans sa différence irréductible, quand il fait obstacle et brise le miroir, surgit le désir de mort.* »²

¹ Oulebsir R., op. cit., p. 39

² Michel Tournier. *Autrui et la quête du double*. Lille : Erudition, 1989, p. 33.

L'expression «désir de mort » signifie, ici, le sentiment de haine. Ces propos montrent que le désir haineux envers autrui est purement le rejet de l'existence de l'autre, dans la mesure où il ne sert qu'à la réalisation de soi. Ainsi, tant qu'Autrui n'affirme pas et reste comme un être inférieur et dominé, il ne peut attirer de haine.

Mais lorsque que le contraire se produit, il ne ressort tout un ressentiment, au point de susciter des réactions violentes avec des idées négatives qui peuvent en dériver. Exalte une haine : un passage du livre

Nous dirons à travers cette analyse que par ces regards négatifs à l'égard de couple mixte, les communautés d'accueil cherchent à défendre un principe de dissociation de race ou de culture. Grâce à des mécanismes qui se perçoivent socialement, ils maintiennent un statu quo. Ceci dit, du discours aux sentiments négatifs, ils passent à un stade de racisme qui se manifeste par des actes. En effet, à force de médire sur ce qu'ils ne connaissent pas véritablement, c'est-à-dire ce qui vient d'ailleurs, les proches, dans leurs sentiments de mépris, se convainquent que l'autre n'est pas important et qu'il n'a rien à faire chez eux. En cela le périple du couple mixte vers le pays d'accueil en vue d'une intégration s'avère pénible.

Conclusion Générale

Conclusion

Dans notre étude il s'agit de démontrer comment nous trouvons la difformité entre ces deux sociétés de deux cultures différentes, deux mondes sont différents dans tous les domaines : la langue, la culture, la religion, les traditions et les coutumes, toutes les sciences, nous avons trouvé des points communs, mais nous avons remarqué que à l'extérieur il semble qu'il y a compréhension et coopération entre ces sociétés, cependant à l'intérieur il y a des conflits, et pour répondre à la problématique qui est : comment deux systèmes sociaux regroupant l'idéal culturel et existentiel de deux sociétés complètement différentes, l'une de l'autre peuvent-ils mise en exergue dans une œuvre sans présenter un quelque difformité ?, nous avons intitulé le premier chapitrepour donner des définitions pour comprendre les notions qui composent le thème de l'étude, nous avons défini la culture et l'interculturalité, cette dernière demeure essentiel quand il s'agit de traiter un sujet qui a rapport aux relations interculturelles, ces deux définitions permet de nous constituer la base théorique, étant donné que l'interculturel accompagne une situation dénotant la présence d'une autre culture étrangère, c'est pourquoi nous avons défini et présenté les traits de ces cultures, ce chapitre nous a aidé, après avoir défini ce qu'est l'interculturalité et les deux cultures de ces sociétés de voir et savoir la relation interculturel en Kabylie et en France, ceci, nous a autorisé de voir les points culturels communs et différents de ces sociétés qui sont une route d'enrichissement d'échange culturel ou un barrière.

Le deuxième chapitre est centré sur la place de l'interculturalité dans le roman à travers l'intitulé : l'interculturel est-il concept positif uniquement ? Nous avons vu ici la problématique de la Parisienne dans son rapport avec les membres de la famille de son mari : Khaled, ainsi, ceci devient un prétexte pour aborder des questions particulières telles que le mariage mixte, le développement de la Kabylie, les remarques de l'autre, la langue, procréation des enfants. Le premier sera un garçon de Rachid Oulebsir a beaucoup de sérieux sujets d'actualité, comme : la modernité et la tradition, l'immigration, il nous a permis de soulever la question de la différence entre les cultures de la Kabylie et la France, par de-là, le traditionnel et le moderne peuvent coexister à l'intérieur d'une même culture, la mauvaise compréhension de l'interculturel empêche

leurs fonctionnement, il devient un concept négatif, il ne s'agit pas à la parisienne de choisir entre la culture française ou la culture kabyle ou abandonner complètement sa culture d'origine mais chacun doit apprendre la culture de l'autre, parce que l'interculturel ne perçoit pas l'autre comme un ennemi mais, il permet de mieux se connaître et réduire les difformités de la compréhension de l'un avec l'autre et les conflits entre la parisienne et les membres de familles de Khaled, parce que la compréhension de l'interculturel se limite à l'ouverture, la tolérance et la souplesse de chacun.

Bibliographie

Corpus littéraire étudié :

OULEBSIR, Rachid, *Le premier sera un garçon*, Ed Franz Fanon, 2016.

Ouvrages :

FRANCOIS, Laplatine et Alexis Nouss, *Métissage*, d' Arcimboldo à Zombi, Paris, Pauvert, 2001.

LEOPOLD, Sédar Senghor, *Marc Chagall et L'art nègre, Liberté 3, Négritude et civilisation de l'universel*, Paris, Seuil, 1977.

LEOPOLD, Sédar Senghor, *Pour un humanisme de la francophonie : «Liberté III»*, Paris, Seuil, 1977.

M, Abdallah-Preteille, *Education et communication interculturelle*, Paris, PUF, 1996.

MARGARITA, Sanchez Mazas, *Racisme et xénophobie*, Paris : 2004.

MICHEL, Tournier, *Autrui et la quête du double*, Lille : Erudition, 1989.

M, Wiewiorka, *Le racisme, une introduction*, Paris, La Découverte, 1998.

SYLVIE, Kandé, *Remarques liminaires in Discours sur le Métissage, Identité métisses*, Paris, l'Harmattan, 1999.

VIRGIL, Elizondo, *L'avenir est au métissage*, Paris, Mame-Edition Universitaire, 1987.

Articles :

AÏT FERROUKH, Farida, «la cuisine Kabyle» dans Histoire, contes, légendes, récits d'aventures, photos, vidéos, de la Kabylie et de Djurdjura... par Mohamed Tabeche-plus de 200 Articles et vidéos, publié le 11 décembre 2012.

CHAKER, Salem, «langue et littérature berbères» dans Clio voyages culturels 2016 publié en mai 2004.

LÜSEBRINK, Hans-Jürgen, «Les concepts de culture et d'interculturalité» approches de définitions et enjeux pour la recherche en communication interculturelle, dans l'université de Saarbrücken, Allemagne, Bulletin no 30 publié en avril 1998.

L, Nekmouche, «Le mythe kabyle» dans Kabylie Djurdjura, histoire, contes, légendes, récits d'aventures, photos vidéos, de la kabylie et du Djurdjura... par : Mohamed Tabeche-plus de 200 articles et vidéos, publié le 16 juillet 2016.

N, Hakim, «le mariage kabyle traditionnel», dans la dépêche de Kabylie, le journal des hommes libres, publié le 29 juin 2011.

MATTHIEU, Vernet, «Littérature et interculturalité», dans Fabula la recherche en littérature publié le 23 juin 2015.

Sitographie :

<http://www.music-berbere.com/artistes-kabyle.html>

<http://elesnam.e-monsite.com/pages/histoire/la-kabylie-entre-culture-et-tradition-organisation-sociale-mode-de-consommation-et-fait-de-civilisation.html>

<http://www.notrefrance.com/culture>

La table des matières

Introduction	1
Chapitre I : éléments théorique et notions définitoires	
I-1 La culture et de l'interculturalité.....	4
I-1-1 Le concept de La culture	4
I-1-2 Le concept de L'interculturalité.....	5
I-2 La littérature et l'interculturalité	8
I-3 La culture de la kabylie.....	11
I-3-1 La langue	11
I-3-2 La littérature kabyle	14
I-3-3 Le mythe kabyle.....	21
I-3-4 La musique kabyle	22
I-3-5 Le mariage kabyle.....	22
I-3-6 Organisation sociale de la kabylie	27
I-3-7 Mode de consommation	27
I-3-8 La femme kabyle	28
I-3-9 Faits de civilisation	28
I-3-10 L'artisanat	28
I-3-11 La cuisine kabyle	29

I-4 La culture de la France.....	29
I-4-1 La langue française.....	29
I-4-2 La littérature.....	30
I-4-3 Les beaux arts.....	30
I-4-4 La musique.....	30
I-4-5 Les musées.....	31
I-4-6 Le luxe.....	31
I-4-7 La gastronomie.....	31
I-4-8 Les festivals.....	31

Chapitre II : analyse

II-1 L'interculturel est-il concept positif uniquement ?.....	32
II-1-1 Le mariage mixte.....	32
II-1-2 Le développement de la kabylie.....	33
II-1-3 Les remarques de l'autre.....	36
II-1-4 La langue.....	36
II-1-5 Procréation des enfants.....	37
Conclusion.....	52

Références bibliographiques

Tables des matières